3 1761 07486375 4

GR
355
G84
ptie.1

HANDBOUND
AT THE

UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/loptiqueoulechin01guer

L'OPTIQUE
OU
LE CHINOIS,
A MEMPHIS.

Essais traduits de l'Egyptien.

PREMIERE PARTIE.

438297
24.8.45

A LONDRES,

Chez MARC-MICHEL REY,
Libraire.

M. DCC. LXIII.

GR
355
G84
pte. 1

PREFACE.

ON ne ſçauroit fixer préciſément le tems auquel cet Ouvrage fut fait, ni ſçavoir au juſte comment il a percé les tems les plus reculés pour parvenir juſqu'à nous. Le nom de ſon Auteur nous eſt abſolument inconnu. Quelques Ecrivains contemporains aſſurent ſeulement qu'il fut compoſé pour amuſer les loiſirs de l'Empereur Phalaris qui ſe déſennuyoit à faire griller des victimes humaines dans un taureau d'airain. Quelques gens ont prétendu trouver dans cet Ouvrage quelque analogie avec notre ſiecle ; cela ceſſera de paroître étonnant lorſqu'on fera réflexion que l'eſprit humain ſe reſſemble dans tous les tems, & que les ſottiſes des hommes qui ne different que

par la forme, sont par-tout les mêmes pour le fond.

Comme je ne suis que le traducteur de cet Ouvrage, j'exhorte mes Lecteurs à croire qu'il vaut infiniment mieux dans l'original que dans ma traduction. J'avertis avec sincérité que je n'ai pu en rendre toutes les beautés, & que les défauts que l'on y trouvera sont de moi.

Cet Ouvrage étoit d'une très-longue étendue, je n'ai osé risquer que cet essai pour me conformer au goût du public, surtout à celui des femmes qui en sont la belle moitié, & que l'énormité d'un *in-folio* a droit d'effrayer. Si cette esquice leur plaît, ce sera pour moi un encouragement à leur donner le reste. Quel motif plus intéressant que de contribuer aux plaisirs de celles à qui nous devons tous les nôtres.

L'OPTIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

QUEL perſonnage étoit Iſmaſeb. Comment il eſt enlevé par des Griffons. Rencontre qu'il fait d'un Sorcier.

SOUS le régne de *Nécao*, du tems qu'une troupe de Mages du fond de l'Aſſyrie répandus ſur le reſte de la terre, étoit venu fonder un beau Collége à Memphis, quelques-uns d'entr'eux, pour la plus grande gloire d'*Oroſmade*, s'occupoient alors à paſſer les

mers, pour aller prouver aux Chinois que Confucius étoit un sot, & que toute leur Nation n'avoit pas le sens commun.

Il vivoit dans la Chine, en ce tems-là, un jeune homme nommé *Ismazeb*, lequel ayant perdu de bonne heure ses parens, s'étoit adonné à l'étude de la philosophie & des belles-lettres. Il n'étoit point vain comme le sont la plûpart de ceux qui cultivent ces arts, & il se convainquit facilement que des gens venus de si loin pour l'instruire, devoient être nécessairement beaucoup plus sçavans que lui.

Ismazeb étoit amoureux d'une jeune Chinoise qui se nommoit *Nadine*, & à laquelle l'hymen devoit bien-tôt l'unir. Il fit un jour un rêve épouvantable : il songea qu'étant dans le Temple, au pied de l'Autel, où il alloit donner la main à Nadine, deux Grif-

fons noirs comme de l'encre l'enlevoient, & qu'ils le transportoient dans un pays inconnu, où tous les habitans chantoient au lieu de parler, dansoient au lieu de marcher, & avoient un masque sur le visage. Bientôt il remarqua un vieillard qui lui fit voir une petite clef de diamant, avec laquelle il ouvroit une porte que chaque habitant avoit au cœur; mais il ne vit que des hommes frivoles & corrompus. Nadine alors lui apparut au milieu de ce peuple. Le vieillard lui ayant fait la même ouverture qu'aux autres, avec quelle joie le Chinois ne remarqua-t-il pas combien elle différoit du reste de ces habitans : il l'embrassa avec transport. Tout le peuple disparut; & soudain il vit s'élever un Autel, où ils se donnerent leur foi réciproquement.

Que signifie ce songe, disoit Is-

mazeb, lorſqu'il fut réveillé ? Eſt-ce un préſage des traverſes par leſquelles il me faut paſſer pour arriver à la poſſeſſion de Nadine ? Un inſtant après il ſe conſoloit, en penſant au peu de foi que l'on doit ajouter aux ſonges. Mais, quoi qu'il pût faire, ces maudits Griffons lui revenoient toujours dans la mémoire.

Il ſe promenoit un jour ſur le rivage de la mer, près de la demeure de Nadine, à laquelle il devoit être uni le lendemain, lorſque deux Mages qui s'y promenoient auſſi, l'enleverent, en l'aſſurant que c'étoit pour ſon bien, & le conduiſirent avec beaucoup de politeſſes à un vaiſſeau prêt à faire voile pour Memphis, ſans autre but que d'emporter avec eux quelque rareté de la Chine, & de l'emmener dans leur pays comme un animal ſingulier venu des pays lointins.

Voilà une partie de mon ſonge expliquée, s'écria Iſmazeb, en entrant dans le vaiſſeau, & voilà les Griffons trouvés. Pendant la route il perçoit l'air de ſes cris. Les Mages entreprirent de lui prouver qu'il devoit ſe conſoler. Cette fois leurs preuves furent ſans effet; & il leur diſoit : Meſſieurs, je vous crois fort éloquens ; mais vous ne me perſuaderez jamais que deux Mages Egyptiens puiſſent valoir ma Nadine.

Lorſqu'il fut arrivé à Memphis, dans la maiſon de ſes conducteurs, on lui dit qu'on alloit lui apprendre en neuf ou dix ans quelques mots de Latin & de Grec, pour l'inſtruire à ſçavoir ſe préſenter dans les ſociétés Egyptiennes.

Un jour qu'il avoit mal compris une régle de Jean Deſpautere, qu'on lui avoit mal expliquée, ſon Profeſſeur lui prouva qu'il falloit rece-

voir le fouet. Ismazeb lui demanda à quoi bon cette cérémonie, & comment il se pouvoit faire que quelques coups appliqués sur les fesses fissent entrer dans la tête ce que l'habileté d'un Professeur n'avoit pu y inculquer. On lui répondit que depuis 400 ans cela se pratiquoit ainsi. Ismazeb n'eut rien à répliquer à cette preuve : mais après la cérémonie, il fut très-étonné de n'en pas comprendre la régle plus aisément.

Pour la premiere fois le desir d'être instruit lui manqua : il résolut de quitter ses Maîtres, & il s'évada de leur maison. Je ne veux point rester, disoit-il, dans un lieu où la science se communique par une voie si flétrissante & si douloureuse.

Quand il fut au milieu des rues, il vit que tout le monde rioit & s'assembloit autour de lui. Cette Nation, dit-il, me paroît gaie ; la gaieté est

une ſuite de la paix de l'ame, & cette paix eſt le ſymbole des vertus : on m'a vanté la politeſſe de ce peuple envers les Etrangers, & il s'aſſemble probablement autour de moi pour m'offrir l'hoſpitalité.

Iſmazeb qui ſçavoit la Langue Egyptienne, accoſta parmi ce peuple un homme dont la riche parure lui fit juger qu'il étoit d'un rang & d'un état ſupérieur à ceux qui l'entouroient ; & l'ayant pris par la main, il lui propoſa de le recevoir en qualité d'hôte chez lui.

L'Egyptien qui n'entendoit pas parler d'argent, fit obſerver cette clauſe à Iſmazeb ; il ajouta que le tems étoit dur, & qu'il étoit chargé d'enfans. Enſuite il tourna le dos au Chinois ; & rencontrant le char d'une des plus célebres Actrices de Memphis, il la pria d'entrer dans une bou-

tique, où il lui acheta pour vingt mille francs de colifichets.

Ismazeb étonné aborda un autre Egyptien, & lui dit : Je suis à présent fort en peine de sçavoir de quoi rit ce peuple. Il rit de vous, lui repliqua-t-il brusquement ; & ce même homme lui tourna encore le dos.

Jusques ici, dit Ismazeb en lui-même, je ne vois pas encore de grandes marques de cette politesse qu'on m'avoit vantée chez les Egyptiens. Cependant animé du desir de se débarrasser de la foule, il résolut de troquer une chaîne d'or qu'il avoit dans sa poche, contre un habit Egyptien. En changeant de vêtement, ajouta-t-il, il est bien vrai que je ne pourrai changer ma figure, qui ne me paroît pas construite comme la plûpart de celles de ce peuple ; mais il faut convenir aussi que parmi les têtes

de cette Nation, j'en ai remarqué qui ne différoient pas trop de la mienne; & certainement je ne ſerai pas dans ce Pays la ſeule figure Chinoiſe coëffée d'un Caſtor à l'Egyptienne.

Iſmazeb ayant conclu ſon marché avec un Fripier, pour ſon habillement, continuoit ſon chemin en penſant à Nadine, & en ſe ſouvenant de tems en tems qu'il n'avoit point dîné, & qu'il n'avoit point d'argent; lorſqu'au milieu d'une rue un ſpectacle aſſez ſingulier attira ſon attention.

Il vit un petit homme vêtu d'un petit habit, coëffé d'un petit bonnet, lequel une troupe d'Eſclaves balottoit & ſe renvoyoit réciproquement. Il étoit couvert de boue; ſon vêtement étoit en lambeaux; il n'avoit qu'un ſoulier & demi, & que la moitié d'un bas: dans cet état, il crioit grace, avec des grimaces effroyables. Iſmazeb demanda aux aſſiſtans qui

entouroient avec avidité ce ſpectacle, quel étoit cet homme, & pourquoi on le maltraitoit ainſi? C'eſt, lui dit-on, un Sorcier. Celui-ci a fait pacte à coup sûr avec le Diable; car on prétend qu'il devine tout ce qu'on a dans l'ame. Le Publicain à qui appartient ce Palais, ſur la réputation qu'a cet homme d'être Sorcier, l'a fait venir chez lui par curioſité. Le Traitant ayant exigé de lui en préſence d'une grande aſſemblée, qu'il lui dît ſa bonne avanture, le Sorcier s'en eſt défendu long-tems avec inſtance: le Publicain en a pris droit de douter de la vérité de ſon art. Alors le petit homme preſſé, a enfin déclaré au Traitant qu'ent'autres avantures, il avoit manqué d'être pendu pour avoir volé une caiſſe, n'étant encore que Directeur. A ces mots, l'homme de Finance outré de courroux, a rougi, & a traité cet homme

d'impoſteur, & l'a fait chaſſer par ſes Eſclaves. Quelques plaiſants n'ont pas manqué d'ajouter que ce Publicain eût été moins en colere, s'il n'y eût pas eu quelque choſe de vrai dans le fait.

Iſmazeb, qui, tout Chinois qu'il étoit, avoit les mœurs douces, & étoit la bonté même, réſolut de ſauver cet homme des mains de cette populace acharnée. D'ailleurs, quoiqu'il eût lu les Livres du Pere Calmet ſur les Vampirs, & quelques Arrêts du Parlement de Rouen contre quelques Magiciens, il ne croyoit nullement aux Sorciers. Il commença à parler aux Eſclaves avec autant de politeſſe qu'un Chinois civiliſé en peut mettre dans ſes diſcours. Mais il fut bien ſurpris lorſque ſon zéle, au lieu de produire l'effet qu'il en avoit attendu, penſa lui être fatal; & bientôt il ſe vit obligé lui-même de ſe défendre, dans

la crainte de partager le sort de celui qu'il vouloit sauver. Alors ne croyant pas qu'il lui fût permis de se servir de l'épée qu'il portoit contre d'autres hommes que les ennemis du Prince, il ne se souvint pas même qu'il en avoit une. Il pensoit que ce seroit faire insulte à la nature, que de se servir d'autres armes que celles qu'elle a données à tous les hommes, non pour attaquer, mais pour se défendre. Comme il étoit robuste, il se mêla parmi les aggresseurs : la rapidité de ses coups mit le désordre parmi eux; ils avoient attaqué lâchement, & s'enfuirent de même.

O mon frere, dit le Sorcier en langue Chinoise à Ismazeb & en l'embrassant, puisse la belle Nadine qui vous est chere, & à qui vous avez été enlevé, vous récompenser un jour du service que vous venez de me rendre ! Puissiez-vous la retrouver tou-

jours tendre & fidelle, & puiſſe bientôt l'amour vous rejoindre pour vous unir à jamais !

Eh ! d'où ſçavez-vous, s'il vous plaît, lui répondit Iſmazeb, en reculant quatre pas, les particularités de mon amour avec Nadine ? Etes-vous né parmi nous ? Encore n'y a-t-il que Nadine au monde qui ſoit informée de l'ardeur que j'ai pour elle.

Non je ne ſuis point Chinois, reprit le petit homme ; je n'ai même jamais été dans ces contrées auſſi anciennes que le monde, & célebres à jamais par la ſageſſe de leurs conſtitutions.

En ce cas-là, s'écria Iſmazeb, malgré ma répugnance à croire aux Sorciers, je commence à croire que vous en êtes un.

Détrompez-vous encore : c'eſt le propre des hommes que de chercher

des enveloppes ſurnaturelles à ce qu'ils ne comprennent point.

Eh ! qui diable êtes-vous donc, repartit Iſmazeb ? Je n'ai point de ſecrets pour mon libérateur, dit le petit homme : ſuivez-moi ſeulement, & vous en ſerez bientôt inſtruit. Le Chinois le ſuivit, & ſe dit en lui-même, s'il eſt vrai que cet homme ait tant de ſecrets admirables, il pourra peut-être m'en procurer un pour recouvrer Nadine.

CHAPITRE II.

QUEL homme étoit le Sorcier. Quel repas Ismazeb fait avec lui. Etrange secret que le Magicien lui découvre, & ce qui s'ensuit.

ISMAZEB arriva dans une petite rue, à une petite maison où étoit la demeure du petit homme : cette maison, en récompense, étoit aussi haute qu'elle étoit étroite. Quand ils eurent atteint le septiéme étage, le Sorcier lui dit : consolez-vous, nous n'en avons plus qu'un à monter. Parbleu, c'est bien assez, lui répondit le Chinois ; cette demeure éthérée ne me paroit propre qu'à servir de logement à un Astrologue ; & je reconnois actuellement que vous en êtes un.

Point du tout, lui répondit le petit homme, vous vous trompez encore. Je regarde avec raiſon l'aſtrologie comme une chimere. J'ai fait mon étude de la ſageſſe ; ainſi ne vous étonnez plus ſi je ſuis pauvre.

Vous me ſurprenez encore davantage, lui dit Iſmazeb ; la pauvreté ne m'a jamais ſemblé devoir être l'attribut de la ſageſſe ; au contraire, nos ſages de la Chine ſont tous riches & puiſſans.

Chaque Pays a ſes coutumes, reprit le petit homme : on honore les ſages à Pekin ; ailleurs on ſe contente de ne les pas connoître ; on les brûle en quelques Pays, & l'on les ſiffle à Memphis.

Voilà des mœurs bien étranges, repartit le Chinois : le peu de cas qu'on fait ici de la ſageſſe, ne me donne pas grande opinion de toutes

les

les têtes du reſte de cette Nation.

En parlant ainſi, ils entrerent dans le logement du Philoſophe : la porte en étoit ſi baſſe, qu'elle reſſembloit à celle que François I. fit conſtruire étant priſonnier ; le réduit n'étoit éclairé que d'une étroite lucarne qui lui communiquoit une clarté foible & lugubre ; il n'avoit que ſix pieds en quarré, & ne contenoit pour tout meuble, qu'une table triangulaire, uſée de vétuſté, quelques ſpheres & globes délabrés, & une natte qui ſervoit de lit au Philoſophe.

Le Sage ayant appris du Chinois qu'il n'avoit point dîné, lui offrit quelques croutes de pain trempées dans de l'eau, en s'excuſant de n'avoir pas une bouteille de vin à lui donner, pour réparer la diſette de ce repas. Iſmazeb lui demanda d'un air ſurpris, vous buvez donc quelquefois du vin?

Je croyois qu'un Sage étoit ennemi de cette liqueur. Point du tout, lui répondit le Philosophe; le vin pris modérément égaye l'ame, fortifie les ressorts du corps, & mieux que Séneque souvent console les chagrins des hommes, & les convertit en joie; & je ne sçaurois trop m'étonner de l'usage des gens de qualité de Memphis, qui n'ont cessé de s'enyvrer dans des parties de débauche, que pour boire de l'eau à de tristes & rapides repas: comme si les hommes ne pouvoient corriger un excès que par un autre, & qu'il leur fût impossible d'user sagement des dons de la nature.

Après le dîner, le Sage dit à Ismazeb, je m'appelle Hibraïm, & suis Juif de nation: il est tems de vous instruire des causes qui me font passer pour Sorcier, en vous

découvrant le tréſor dont, malgré ma pauvreté, je ſuis poſſeſſeur. Le Chinois qui s'étonnoit aiſément, parut encore ſurpris à ces mots, & ne pouvoit concilier un tréſor avec le dîner qu'il venoit de faire.

Alors Hibraïm ouvrit un petit coffre de chêne, & en tira un verre de figure platte & circulaire, & qui s'enchâſſoit en forme de lorgnette. Voilà, lui dit-il, mon tréſor : ce verre fut jadis compoſé par Archimede, qui avoit le ſecret de brûler une flotte par la réfraction concentrée des rayons du ſoleil, d'enlever les plus gros vaiſſeaux par le ſecours d'une ſimple machine, & de rendre enfin le verre malléable.

Tous ces grands ſecrets ſe ſont perdus à ſa mort : ce verre fut trouvé cent ans après parmi des débris au milieu deſquels il s'étoit conſervé avec une inſcription grecque au-tour,

qui en désignoit l'usage & les propriétés ; on y lisoit ces mots :

Ψυχῆς Κάτοπτρον.

L'Optique du Cœur.

Ce verre passa de mains en mains jusqu'au grand Hermès, qui le tenoit de Zoroastre, qui le conserva jusqu'à sa mort. Je l'achetai d'un de ses descendans, avec plusieurs raretés dont il ignoroit l'usage. Ce verre miraculeux est construit avec un tel art, qu'on découvre, par son secours, les replis les plus secrets de l'ame à travers l'enveloppe grossiere du corps. C'étoit un des principaux points des systêmes d'Archimede que les yeux sont les fenêtres de l'ame, & qu'elle voit autant par eux, qu'elle est vue, selon que le cristalin ou le corps vîtré sont plus ou moins transparens. Ce plus ou moins de transparence n'est autre chose que ce que les ignorans appel-

lent vues longues ou vues courtes.

Il eſt des vues extraordinairement perçantes, ainſi qu'il en eſt de fort courtes. Le fameux Apollonius découvroit à mille pas une mouche ſur le bonnet de ſon Diſciple.

Le grand Anaximen voyageant en Syrie, découvrit le Juif Iſmaël fraîchement aſſaſſiné, enterré ſur le bord de l'Euphrate à ſix pieds de profondeur. Beros, l'un des Prêtres de Belus, avoit la vue ſi perçante, qu'il appercevoit une mine à travers dix pieds de terre. Il découvrit un jour ſous le chemin qui conduit à Ecbatane, ſix barrils pleins de piéces d'or & d'argent, enfermés dans une grande pierre creuſe à plus de douze pieds de profondeur. Il eſt à préſumer que l'ame de ces hommes étoit moins offuſquée par la craſſe des corps vîtrés & des criſtalins, que celle des autres hommes; & il n'y a point à douter,

lorſque notre ame ſera dégagée des liens de la matiere, que, comme une intelligence à qui tout eſt poſſible, elle ne voye de part en part à travers notre globe, ainſi qu'à travers un verre.

Archimede ſentit le premier, d'après ce principe, qu'en ſuppléant à la foibleſſe de ces criſtalins ou de ces corps tranſparens, il ſeroit aiſé non-ſeulement de ſubſtituer plus de clarté à l'ame, mais encore d'en rendre les fonctions viſibles par cette même tranſparence.

Cette lorgnette, continua Ibrahim, vous convaincra de cette vérité. Après en avoir fait l'expérience ſur tous les peuples divers que j'ai connus dans mes voyages, j'ai reconnu que par-tout les hommes étoient les mêmes ſous des enveloppes différentes.

J'ai vu qu'en général ils étoient

moins méchans que foibles, & moins faux que ridicules, plus entêtés que ſçavans, jouets de l'opinion, plus vains qu'inſenſés, & plus aveugles qu'ignorans. J'ai vu qu'ils péchoient tous par un défaut de principes qui leur cachoit le véritable point de vue des choſes humaines; qu'ils s'égaroient volontairement, & qu'ils erroient par défaut d'optique.

Je ne ſuis point venu pour chercher des vices chez les Egyptiens : le peu de ſéjour que j'ai déja fait chez eux, m'a appris que c'eſt le peuple qui en a le moins. Par la même raiſon, je crois que les grandes vertus doivent être rares chez lui : les paſſions vives chez une nation ſuppoſent la grandeur des vices avec celle des vertus; & l'Egyptien, le plus doux de tous les Peuples, eſt celui de tous qui a le moins de paſſions : mais en revanche j'ai remarqué qu'il s'en dédommage par les ridicules.

Ibrahim remarqua qu'Ismazeb, au lieu de l'écouter, étoit rêveur, & qu'il s'écrioit de tems en tems : O Nadine ! sçais-tu que je suis maintenant à deux mille lieues de toi, dans un Pays où j'ai reçu le fouet d'une façon honteuse, & où, sans cet honnête homme que j'ai rencontré, je courrois le risque aujourd'hui de ne point dîner ?

Le Sage, pour calmer la douleur d'Ismazeb, lui proposa de la dissiper par le spectacle de quelque ame Egyptienne. Le Chinois goûta ces raisons. Ibrahim choisit la promenade qui étoit alors à la mode à Memphis, pour cet essai. Ils se placerent à couvert dans l'enclos qui précédoit une maison destinée aux rafraîchissemens ; & le Sage ayant braqué sa lorgnette sur la premiere ame qui se présenta, ils virent ce qui suit.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Choses merveilleuses que voit Ismazeb. Histoire singuliere d'une Dame Egyptienne. Premier essai de la Lorgnette.

Lorsqu'ils furent arrivés au lieu où tout le monde se promenoit, le Chinois dit à Ibrahim, à voir cette foule de chars qui s'embarrassent réciproquement, cette multitude innombrable d'hommes à pied qui font regorger la poussiere dans laquelle ils paroissent comme ensevelis, ces mascarades, qui de pas en pas assemblent des troupes d'esclaves, & ferment le passage aux honnêtes gens; à juger enfin par le concours de monde que je remarque ici, il est à présumer que vous m'avez conduit dans la plus

belle promenade de votre Ville. Cependant vous avouerai-je mon étonnement : je ne vois point ici ces belles distributions de jardins qu'on m'avoit tant vantées ; je ne vois ni ces cascades, ni ces statues, ni tous ces chef-d'œuvres de l'art, où l'on dit que votre Nation a surpassé toutes les autres ; je ne vois au contraire qu'une grande rue bordée d'arbres & de misérables cabanes dans lesquelles tout ce qu'il y a de plus vil dans cette Nation semble rassemblé, & qui bornent désagréablement la vue des trésors de la campagne. Je vous avouerai avec franchise que cette promenade ne répond point à l'idée que j'avois du goût de vos Egyptiens.

On ne vous a point trompé, lui répondit le Sage, en vous vantant nos chef-d'œuvres : nous avons plusieurs Palais où ils sont rassemblés par la main de plusieurs Princes ama-

teurs des arts : mais il seroit ignoble de s'y promener. Les Egyptiens trop accoutumés à la jouissance de ces arts qui font l'envie des autres Nations, sont des Sybarites qui s'endorment au sein de leur possession, & dont le goût énervé ne peut plus être réveillé que par des sensations bizarres.

Ismazeb ne put s'empêcher en cet endroit d'interrompre Ibrahim, pour lui dire : d'où vient que la plupart de tous ceux que je vois ici sont vêtus de noir : votre Nation me paroît gaie, & cette couleur me semble peu analogue avec l'enjouement dont elle fait profession.

Elle n'est pas toujours vêtue ainsi, répondit Ibrahim ; cet usage ne se pratique que dans les deuils de Cour.

Mais il faut, reprit le Chinois, que vos Princes d'Egypte aient une quantité prodigieuse de parens, à juger par cette multitude qui s'empresse à porter leur deuil.

Non, repartit Ibrahim : mais ce tribut eſt en uſage parmi nous, depuis le premier juſqu'au dernier Citoyen, & nous ne ſommes point ſurpris à Memphis de voir un Valet-de-chambre porter le deuil d'une tête couronnée avec laquelle il n'a jamais eu la moindre relation.

En parlant ainſi, le Chinois remarqua un homme vêtu d'un habit commun, qui, malgré des cheveux plats & ſans poudre, annonçoit, ſous la groſſiereté de ſa parure, un air de diſtinction, & lequel conduiſoit dans un char leger & frêle un autre homme habillé ſuperbement, mais dont la phiſionomie au contraire étoit baſſe & rampante. Expliquez-moi, dit-il à Ibrahim, le phénomene qui ſe paſſe devant mes yeux, & dites-moi quels ſont ces deux hommes qui me ſemblent ainſi déplacés.

Le Cocher de ce char, lui répon-

dit Ibrahim, eſt un grand Seigneur en chenille, qui conduit ſon Valet-de-chambre par cette même bizarrerie de goût dont je viens de vous parler. Cette chenille eſt un habit moins ſimple que groteſque, ſous lequel la plupart des Seigneurs Egyptiens aiment à ſe confondre avec la lie du peuple, tandis qu'à leur tour les fils d'Artiſans affectent de ſe vêtir en grands Seigneurs, tant les hommes aiment à ſortir de leur ſphere, & craignent de paroître ce qu'ils ſont.

Permettez que je vous interrompe, dit Iſmazeb au petit homme, pour vous faire part d'un de mes plus grands étonnemens; c'eſt de voir ici les femmes indiſtinctement mêlées avec les hommes : il faut donc que les Egyptiens aient une grande opinion de la ſageſſe de celles-ci, pour les laiſſer aller ainſi ſur leur bonne foi.

Ils n'en ſont pas plus perſuadés que d'autres, répondit Ibrahim : mais comme ils ſont au moins plus polis, ils penſent ainſi s'aſſurer de la retenue de leurs femmes, en intéreſſant leur vanité par la liberté qu'ils leur laiſſent. Auſſi aſſure-t-on qu'elles ſont beaucoup plus eſclaves des bienſéances que les Perſanes qu'on tient renfermées, & que, pourvû qu'elles rempliſſent une ſorte d'égards qu'elle ſe ſont impoſés envers le Public, il les diſpenſe, après cela, volontiers du reſte.

Vous ſçavez ſans doute à ce ſujet cette hiſtoire attribuée à un grand Seigneur de Memphis, nommé Iroc, lequel vivoit ſous le régne précédent. Non, dit le Chinois, nous n'avons point oui parler de cet homme dans la Chine; faites-moi la grace de m'apprendre qui il étoit. Ibrahim reprit : ce fut un homme célebre par ſes plai-

ſanteries & par ſes bonts mots. En ce cas, je ne dois point m'étonner, repartit Iſmazeb, ſi la réputation de ce Seigneur Egyptien n'a point paſſé les mers pour venir juſqu'à nous; car on a une averſion ſinguliere dans la Chine pour cette eſpéce que vous nommez plaiſans, & l'on y regarde généralement les bons mots comme une incontinence d'eſprit & une maladie de jugement: mais cela ne m'empêchera point de prendre part à l'hiſtoire de votre Egyptien, & de l'écouter avec plaiſir.

Cette petite aventure, dit Ibrahim, vous prouvera, malgré la liberté que les Habitans du Nil laiſſent à leurs femmes, le peu d'opinion qu'ils ont de leur ſageſſe.

Il vivoit à la Cour de Memphis une Dame dont l'air contagieux qu'on y reſpire n'avoit point corrompu les mœurs. Elle étoit jolie ſans le croire;

& sans être opulente, elle ne faisoit point de brigues pour devenir riche : elle n'essayoit de séduire aucun Ministre par l'artifice de ses charmes ; elle avoit un mari pour lequel toute la Cour voyoit avec étonnement sa tendresse. Cependant elle n'avoit point jugé à propos de se faire dévote pour paroître avoir un caractere : elle croyoit à l'amitié ; mais sous ce nom elle n'avoit point d'amans, quoique plusieurs lui rendissent hommage. Tout le monde disoit que cette femme-là n'étoit point faite pour être à la Cour ; & l'on étoit étonné qu'elle n'allât point s'enfouir dans une de ses terres.

Le Seigneur Iroc qui s'étoit persuadé avoir des raisons de ne point croire à la vertu des femmes, forma un jour le projet d'éprouver cette femme singuliere.

Il fut chez elle : il la trouva abattue par la tristesse. Quel chagrin, lui

dit-il, peut obscurcir vos attraits? Elle lui apprit que son époux venoit de perdre un procès de cent mille écus, parce qu'il n'avoit point été solliciter les Juges, & qu'il avoit oublié de laisser vingt-cinq louis sur le bureau du Secrétaire d'un de ses Rapporteurs. Elle ajouta que cette infortune la touchoit peu personnellement : elle ne plaignoit que son mari, à qui elle pensoit que cette disgrace étoit plus sensible qu'à elle.

Iroc commença par la louer sur sa fermeté; ensuite il la loua avec adresse sur ses autres vertus, & finit par la louer sur ses charmes. Il vit qu'elle sourioit : oh, oh! dit-il en lui-même, elle est femme dès que la louange lui plaît, & puisqu'elle est femme, elle se laissera vaincre.

Alors, il lui dit : votre malheur, Madame, n'est pas sans remede; il est des amis qui se feront un mérite de

l'effacer. Je suis persuadée, lui répondit-elle, que j'en ai quelques-uns; mais je ne puis accepter ce que je ne suis point en état de rendre. Ce ne sera pas-là leur crainte, lui repliqua-t-il, & ce ne doit point être la vôtre : avec tant de charmes on n'a point à redouter d'être ingrate, & cent mille écus ne sont pas introuvables.

Mais elle entra, à ces mots, dans une furieuse colere : elle eut besoin de toute la politesse de la Cour pour ne pas dévisager Iroc; & sur le champ elle voulut se retirer.

Il l'arrêta. Je conçois, ajouta-t-il, que cent mille écus sont au-dessous de vos charmes. Alors il employa toute son adresse à lui faire agréer le double de cette somme.

La colere de la Dame sembla augmenter avec le doublement des cent mille écus : mais Iroc remarqua qu'elle ne parloit plus de se retirer.

Il rassembla de nouveau toutes les ressources de son éloquence, pour apprivoiser l'excessive délicatesse de cette Dame avec l'offre d'un million. Elle pleura, & se plaignit au Seigneur Egyptien de la mauvaise opinion qu'il avoit d'elle. Il en ajouta deux : elle ne répondit que par son silence, & s'écria ensuite à voix basse : ah, Iroc, que vous êtes pressant ! ... Ces deux millions où sont-ils ?

A l'égard des deux millions, repliqua-t-il, je ne les ai pas; mais j'ai trouvé ma P.....

Cependant, continua Ibrahim, ne jugez point, par ce tableau, de la vertu des Egyptiennes : il y en a plus parmi elles que partout ailleurs; & je suis même étonné qu'exposées sans cesse, par la facilité de nos usages, au danger de succomber, elles aient tant de force pour conserver une sagesse que les hommes s'empressent

continuellement de leur ravir, & qu'ils ſont loin d'imiter.

Pendant qu'ils parloient, une petite Egyptienne maigre & vive, plus ſéduiſante que jolie, plus brillante que fraîche, vint s'aſſeoir près d'eux, conduite par un gros homme dont la phiſionomie froide & flegmatique déceloit le caractere. Ils parlerent d'abord ſi bas, qu'il fut impoſſible d'entendre ce qu'ils diſoient.

Voici le moment, dit le Chinois à Ibrahim, d'exercer votre lorgnette, & de me montrer comment les hommes péchent par défaut d'Optique. J'imagine que le ſpectacle de ces deux ames doit être aſſez plaiſant pour un Chinois.

Cette femme, répondit le Sage, eſt avec ſon amant: elle lui fait maintenant des reproches amers; ils ſont à la veille d'une rupture: non qu'il ſoit infidele; l'habitude lui tient lieu

de goût; il lui en coûteroit trop pour changer: il eſt accoutumé aux défauts de cette femme; & comme il eſt perſuadé qu'elles en ont toutes, il a un éloignement décidé pour le travail qu'il enviſage à ſe faire aux défauts d'une nouvelle. Elle, de ſon côté, ne le croit ſuſceptible d'inconſtance, que parce qu'elle en a été elle-même coupable plus d'une fois depuis qu'ils ſont liés. Une femme veut toujours juger un homme d'après elle-même. Il l'a priſe par déſœuvrement; il l'a gardée par pareſſe, & il la quittera par fatigue. Ils ſe feroient épargné mutuellement ce dénouement inévitable, ſi, en formant cet engagement, ils en avoient apperçu le point de vue.

Le Chinois demanda à Ibrahim quel étoit un autre gros, court & petit homme, dont la circonférence égaloit la hauteur. Il paroît, dit Iſma-

zeb, que c'eſt un perſonnage important; car il dicte ſes avis d'un ton de Juge, & contredit tout le monde impunément. C'eſt apparemment par quelque grand ſecret de Médecine pour la facilité de la reſpiration, qu'on voit ſa bouche pomper l'air en ſe bourſoufflant, & le rendre d'une maniere qui fait croire qu'il a eu bien de la peine à ce travail : il dit même quelques duretés à quelques grands Seigneurs qui n'en font que rire. En ce moment, un grand homme ſec, maigre & pâle aborda, avec les révérences les plus humbles, le perſonnage. Le Chinois entendit qu'il diſoit à cet homme, bon jour, mon ami : Meſſieurs, c'eſt un Poëte, continua-t-il, en le préſentant à ceux qui l'entouroient; il fera ſon chemin; il fait bien des vers, & c'eſt tout dans ce ſiécle-ci : d'ailleurs il a eu l'adreſſe de ſe faufiler avec les Comédiens;

auſſi ſes Piéces ont-elles eu beaucoup de repréſentations. Je le fais quelquefois manger à l'office; il divertit mes gens; il eſt original : je lui fais du bien ; il me dédie quelques petits Livres drôles, que mes Eſclaves s'amuſent à lire dans l'anti-chambre. Ah, çà ! mon ami, tu ſouperas avec nous ce ſoir : j'ai des Auteurs; il faut bien s'amuſer à quelque choſe : c'eſt ma fureur, moi, que l'eſprit; & je donnerois, je crois, deux de mes chevaux pour un homme d'eſprit.

Lorſque le Perſonnage eut fini de parler, Iſmazeb dit au Sage : je vous prie de m'apprendre quel eſt ce grand Seigneur qui parle ainſi. C'eſt un Traitant qui eſt à la veille de faire banqueroute, lui répondit Ibrahim. Il ſe laiſſoit gouverner par une fille d'Opéra : c'eſt elle qui plaçoit les Domeſtiques dans la maiſon du Publicain ; elle nommoit aux emplois ; elle lui a

donné un Secrétaire qui l'a volé, un Valet-de-chambre qui a voulu l'assassiner, & un Médecin qui exécutera sûrement le projet que le Valet-de-chambre a manqué. Il adore cette fille, parce qu'elle lui coûte excessivement. Le propre des hommes est de s'attacher moins par les bienfaits qu'ils reçoivent, que par ceux qu'ils font. Hier le Traitant a surpris dans un bois qui n'est qu'à deux lieues de Memphis, sa Maîtresse tête à tête avec un jeune Sarmate. Elle n'a pas fait semblant de voir l'homme de finance. A son retour, il a cru pouvoir user du droit de reproches : mais elle lui a déclaré que son bail étoit fini. Il est parvenu à oublier cette volage : mais il ne peut ôter de sa mémoire le renversement de sa fortune ; & c'est cette pensée qui l'afflige. Il se pardonne aisément d'avoir manqué d'Optique dans le fond qu'il devoit faire sur une

fille

fille d'Opéra ; mais il eſt inconſolable d'en avoir manqué dans la régie de ſes affaires ; il regrette foiblement d'avoir été trompé comme amant ; il n'eſt déſolé que de l'avoir été comme Publicain.

Ibrahim parloit encore, lorſqu'un homme magnifiquement vêtu deſcendit d'un ſuperbe équipage : il avoit la phiſionomie arrogante & le maintien moqueur. Il aborda froidement deux Egyptiens qui étoient aſſis à quelques pas d'Ibrahim. Le Chinois fut curieux de ſçavoir quel étoit cet homme, & quels étoient ceux qu'il venoit d'aborder. Ibrahim lui remit lui-même ſa lorgnette, & il vit que c'étoit un bel eſprit aux gages d'un grand Seigneur Egyptien, & que les deux autres hommes étoient ſes freres. Leur hiſtoire eſt aſſez plaiſante, dit Ibrahim : j'en ai ſçu à diverſes repriſes toutes les particularités, par le

moyen de ma lorgnette. Le Compagnon d'Ibrahim le pria de la lui raconter ; & le Sage commença ainſi.

CHAPITRE IV.

HISTOIRE des trois Freres.

CES trois Freres ſont fils d'un Satrape d'Héliopolis. Il avoit cru s'attirer la conſidération par un faſte immenſe : ſa table étoit ouverte à ſes Compatriotes & aux Etrangers. Il éprouva ce qui arrive ordinairement : ſa fortune s'altera ; il fut obligé de retrancher ſon faſte ; il vit avec douleur l'eſtime & les hommages qu'on lui rendoit diſparoître avec ſes richeſſes : il avoit acquis la réputation d'homme d'eſprit tandis qu'il avoit été riche ; on le trouva ſot lorſqu'il devint pauvre. L'œil du Public n'eſt pas long-tems la dupe du faux : le mépris chez lui ſuccéde rapidement à l'admiration qu'on lui a ſurpriſe.

Le Satrape se vit obligé de vendre sa charge ; il vécut abandonné, & mourut oublié.

Ses trois fils n'hériterent de lui que l'heureuse éducation qu'ils devoient à son faste plutôt qu'à sa tendresse. Il les avoit élevés pour sa gloire & non pour la leur. Si l'on pénétroit toutes les actions des hommes avec l'œil de l'Optique, ce qui s'attire nos louanges deviendroit digne de notre mépris.

Ils avoient à Memphis un parent ami du Ministre ; ils crurent, selon l'usage des Provinciaux, leur fortune faite ; ils étoient nés avec de l'esprit & des talens, mais avec des inclinations différentes. Ils se firent présenter par leur parent au Ministre qui s'étoit fait informer à quel genre d'emploi ils étoient propres. L'aîné fut interrogé le premier par le Ministre sur ce qu'il sçavoit faire. Il répondit qu'il sçavoit l'Histoire, la Géo-

graphie; qu'il réuſſiſſoit dans la Peinture & dans la Poëſie; qu'il chantoit & danſoit fort bien. Le Miniſtre lui dit, je vous prends pour mon bel eſprit; je vous donne ma table & un logement dans mon Palais, & je me charge de votre entretien. Le ſecond fut interrogé & il répondit: je ſçais les nombres de Pitagore; j'ai paraphraſé en langue Egyptienne les Elémens de Newton; j'ai fait des diſſertations ſur la ſubſtance & l'accident, les monades & l'harmonie préétablie; j'ai commenté la Phyſique expérimentale de M. l'Abbé Nolet, & j'ai déja trouvé les trois quatriémes de la quadrature du cercle. Je vous prends, dit le Miniſtre, pour mon Phyſicien; & ſur le champ il lui fit expédier le brevet d'une penſion de 1000 l. ſur le Tréſor royal de Memphis. Le dernier parut, & dit: je ſçais très-peu de choſes; mais ma mere eſt pauvre, & j'eſ-

pere que le desir de lui être utile me rendra propre à quelque genre de travail qu'on veuille m'employer. Alors le Ministre lui dit : je vous prends dans mes Bureaux, & je vous donne six cens livres d'appointemens.

Il y a dix ans que les trois Freres sont en possession de leurs postes. Le premier est toujours chez le Ministre : il fait l'amusement de la compagnie ; il est l'ame de toutes les parties ; il y est plus fêté que jamais. Ainsi ne vous étonnez pas s'il vous a paru fat ; il faut un caractere dans le monde ; & les beaux esprits qui n'en ont point en propre, ont naturellement beaucoup plus de pente à se revêtir de celui-ci que de tout autre : mais cependant sa fortune est toujours au même période ; ce char que vous voyez est au Ministre ; il n'a rien en propre que sa fatuité ; & la moindre révolution qu'il ne prévoit pas, peut le mettre à

chaque instant en danger de se voir réduit à ce seul bien-là.

Le second est toujours Physicien ; & ne court pas des risques si grands : il ne peut espérer de devenir riche ; mais il n'a point à craindre de devenir pauvre.

Le troisiéme, dont l'esprit étoit neuf & actif, prit aisément la teinte des affaires : il s'y distingua avantageusement. Il est monté de grades en grades, jusqu'à la confiance du Ministre, qui l'a chargé des affaires les plus épineuses, & l'a fait son premier Secrétaire : il possède actuellement quarante mille livres de rente, indépendantes des événemens ; & il jouit de l'estime du Ministre & de celle du Public.

Vous voyez par-là, continua Ibrahim, que tout dépend daus la vie de la façon de voir & de saisir l'Optique des choses.

En ce moment, un Eſclave vint dire avec empreſſement quelque choſe à l'oreille de l'aîné des trois Freres : il pâlit,& pouſſa un cri effrayant ; enſuite, ſans prendre congé de ſes deux freres, il remonta précipitamment dans ſon char ; & bientôt la voiture fut perdue de vue. Ibrahim, pendant cet intervalle, avoit braqué ſa lorgnette ſur lui ; & voici de quelle maniere il expliqua au Chinois le trouble du bel eſprit Héliopolitain.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

QUELLE nouvelle apprend le bel Esprit Breton. Continuité des essais de la Lorgnette.

CE que j'avois prévu est arrivé, dit Ibrahim, le Ministre vient de mourir sans avoir fait de testament. Le plus brillant des trois Freres va devenir le plus obscur. Celui qui logeoit dans un appartement superbe, va bientôt n'avoir plus d'asyle : ceux qui ne caressoient en lui que le Ministre qui le protégeoit, vont détourner leurs yeux de sa misere ; ses talens le rendoient égal aux hommes supérieurs, tant qu'il fut protégé, ils vont le rendre inférieur aux plus vils humains, parce que les hommes préferent ce qui est utile à ce qui n'est

qu'agréable; il va reſſembler aux feux d'artifice qui n'ont brillé qu'un inſtant, pour être remplacés par une obſcurité que leur éclat a rendu plus profonde.

Ibrahim n'avoit pas encore ceſſé de parler, lorſqu'Iſmazeb remarqua au fond du lieu de rafraîchiſſement trois ou quatre hommes qui parloient avec beaucoup d'agitation. Il demanda à Ibrahim quels étoient ces perſonnages. Après avoir fait uſage de ſa lorgnette, voici ce que le Sage répondit.

Ce ſont des hommes à projets, qui n'étant habitués qu'à voir la moitié des choſes, ſe ſont convaincus que cela ſuffiſoit pour ſe mettre à la tête de diverſes entrepriſes.

Le premier a raiſonné ainſi : Je ſuis dans les affaires; donc j'ai de l'eſprit : je ſuis riche; c'eſt une ſeconde preuve que j'ai de l'eſprit ; je

me ſens une envie démeſurée de le devenir davantage ; c'eſt encore une preuve concluante que j'ai de l'eſprit. Il arriva qu'un jour on créa une nouvelle manufacture de curredents : il s'y intéreſſa, & n'y fut pas heureux. Un autre jour on en créa une de pipes : il eſt évident, dit-il, qu'en Aſſyrie & en Perſe ſeulement (ſuppoſé qu'il n'y eût que la moitié des femmes qui fumaſſent), on peut vendre au moins un milliard 2 millions 800 mille pipes par an ; d'après ce calcul, je ne vois aucun riſque à m'intéreſſer dans cette affaire. Cependant à peine y fut-il aſſocié, qu'il eſt arrivé que les Aſſyriens ont jugé à propos de garder leurs pipes, & que les Perſans en ayant pris quelques-unes pour modele, ont imaginé qu'il leur ſeroit plus court d'en faire fabriquer chez eux de ſemblables, que de donner à leurs voiſins la peine de

leurs en apporter de si loin : en conséquence ils ont défendu l'entrée de toutes pipes Egyptiennes dans l'étendue de leur contrée. Cependant les Ouvriers qui étoient sous la direction de cet homme, lui ont intenté de gros procès, pour l'exhorter à leur fournir des fonds. Il est à la veille de faire banqueroute ; & il se prépare dans ce moment à la faire la plus honnête qu'il le pourra.

Le second de ces hommes s'est dit : je ne vois qu'une foule d'abus dans l'Etat ; je m'étonne comment il subsiste, & si j'étois Ministre, je les supprimerois. Il le devint. Il ôta, ainsi qu'il l'avoit promis, les anciens abus, & en créa de nouveaux qui rendirent le mal plus grand qu'il n'étoit. Parmi tant de choses qu'il voyoit avant d'être Ministre, il n'avoit pas vu que la politique sçait tirer parti de ces abus, & se les rendre nécessaires, &

que l'Etat reſſemble à un eſtomac que ſoutient dans ſes maladies un régime doux & tempéré, & qu'énervent les remedes violens.

Le troiſiéme, en raiſonnant en lui-même, a parlé ainſi : Quoique je n'aye jamais vu un ſoc de charrue, ce n'eſt pas une raiſon pour ne pas faire ma fortune, en régiſſant les terres de quelques grands Seigneurs : leurs biens, à la vérité, peuvent dépérir entre mes mains ; mais moi je ne ſçaurois manquer de m'enrichir. Il eſt arrivé ce qu'il avoit prédit. Il a tout ruiné, excepté lui-même ; & cet homme eſt le ſeul des quatre qui ait vu les choſes comme elles devoient arriver.

Le dernier enfin ſe dit un jour : Je vois mes Fermiers qui ſont opulens ; cependant ils payent la taille au Roi d'Egypte, & ſont chargés d'une nombreuſe famille : il eſt clair que moi

qui n'ai point ces charges-là, je ſuis une dupe d'affermer mes terres, & de ne les point faire valoir par moi-même ; il eſt certain qu'en ſuivant à la lettre les Livres de M. *de Réaumur*, le Journal économique, l'Agronome, &c. je puis tripler facilement mes revenus. Il eut à peine achevé ces mots, qu'il retira ſes terres des mains des Fermiers : par malheur elles ne rapporterent la premiere année que la moitié de ce qu'elles avoient produit les années précédentes, tandis que celles de ſes voiſins avoient doublé de rapport cette même année. Il ſe conſola, & ſe dit en lui-même : je vais bâtir un beau four à poulets ; avec quatre mille œufs, j'aurai quatre mille poulets, & cela ſans autre effort que de faire du feu, & de veiller quelques nuits. Quand le four fut conſtruit, il veilla lui-même pendant ſix ſemaines à l'écloſement de ſes

œufs. Dans l'intervalle de ce tems, il gagna une fluxion de poitrine; cependant il guérit, & se consola encore, en disant : avec quatre mille poulets je ferai bien dédommagé de mes peines & des frais de ma maladie. Mais il arriva que des quatre mille œufs il y en eut à peine vingt d'éclos; parmi ces vingt, il y eut à peine trois poulets qui vécurent; bientôt ces trois se réduisirent à un, lequel mourut enfin en dépit des Livres de M. de Réaumur. Il n'éprouva pas plus de succès dans les fours à fumier. Il a une passion singuliere pour tous les systêmes nouveaux, sans penser que parmi les meilleures découvertes il y a toujours loin de la théorie à la pratique. Il a donné ces jours passés dix louis pour une bêche qui enleve en cinq ou six jours quelques pouces de terre de plus que les bêches ordinaires : chaque jour il vend une

terre, pour ſubvenir aux frais des autres, ſa ruine entiere ne le convaincra pas; il ſe perſuadera plus aiſément que la nature a tort, que de penſer que ſes livres puiſſent ſe tromper.

Non que je blâme les hommes, continua Ibrahim, de ſe livrer aux nouvelles découvertes, elles peuvent être utiles, & tendent à l'accroiſſement de l'eſprit humain : mais leur abus eſt dangereux ; & pour un petit nombre d'hommes ſenſés qu'elles éclairent, elles en égarent mille autres. Je crois voir un aveugle qui tient un flambeau pour ſe conduire, avec lequel, ſans le vouloir, il met le feu à ſa maiſon.

Ce tableau fut remplacé par celui d'une jeune femme qui paroiſſoit avoir été jolie, mais qui ſembloit abattue par la douleur. Un jeune homme auſſi triſte qu'elle, l'accompa-

gnoit froidement & d'un air contraint : la misere & l'indigence sembloient avoir impregné de leur sceau l'air & le maintien de tous les deux ; un ton d'aigreur réciproque paroissoit respirer jusques dans leur silence ; & leurs yeux qui craignoient de se rencontrer, se reprochoient secrettement leur infortune.

Dites-moi, s'il vous plaît, quels sont ces deux autres personnages, demanda encore Ismazeb à Ibrahim. Leur histoire sera longue, répondit le petit homme : j'ai vu en différens tems, par le secours de ma lorgnette, le commencement, la suite & la fin de leurs aventures ; j'en avois prévu le dénouement ; & j'ai pleuré sur la fatale connoissance qui m'a souvent fait voir les malheurs des hommes, sans m'avoir donné le pouvoir de les prévenir. Puisse cette histoire, qui vous intéressera, vous apprendre à vous met-

tre en garde contre l'imprudence de vos démarches, & à bien réfléchir avant de rien entreprendre. Rien n'eſt indifférent dans la vie; tout dépend de la moindre circonſtance employée ou négligée : il n'y a qu'une route qui conduiſe au vrai ; le point eſt de la ſaiſir ; & le moindre pas hors de cette route ſuffit encore pour égarer & en éloigner ſouvent ſans retour.

Iſmazeb eût volontiers fait grace à Ibrahim de cette longue morale : mais la crainte de déſobliger le Sage ; la lui fit ſupporter patiemment, en faveur de l'hiſtoire qu'il lui promettoit. Il lui prêta ſilence, & le petit homme commença ce que le Lecteur verra dans le Chapitre ſuivant, s'il ſe donne la peine de le lire.

CHAPITRE VI.

QUELLE femme étoit Oltane. Evénement qui prouve combien les évanouiſſemens ſont dangereux.

CE jeune homme & ſa compagne, dit Ibrahim, ſont mariés enſemble. Cette jeune Amante, native des environs de Mygdos, s'appelloit Néyra. Sa mere, nommée Oltane Kambados, la plus laide femme du canton, s'enorgueilliſſoit d'une ſageſſe de quarante ans que les hommes ne lui avoient jamais enviée. Elle avoit poſſédé un mari le plus doux de tous les hommes, lequel aſſommé du fracas perpétuel de cette vertu, étoit mort de chagrin d'avoir épouſé une femme ſi vertueuſe.

Dès qu'il fut mort, elle apprit à

Néyra que tous les hommes étoient des scélérats, & qu'il n'y avoit au monde que son mari qui eût été un homme de bien.

Elle lui dit qu'il falloit fléchir le genou devant les Crocodilles; mais elle oublia de lui recommander d'aimer celui qui les avoit faits: elle l'instruisit avec exactitude de tous les dangers où entraîne le vice, & ne se souvint point du tout de lui enseigner les moyens de les éviter.

Peut-être, continua Ibrahim, que vous serez bien aise d'apprendre le caractere de cette mere: elle avoit celui du peuple, c'est-à-dire, aucun, ou celui qui dépend des circonstances. Il falloit des coups bizarres & extraordinaires pour remuer chez elle l'intérêt, & pour la tirer du cercle d'habitude dans lequel se brisoient sans effet les objets les plus sensibles, dès qu'ils étoient communs. Une mai-

ſon qui tuoit, en s'écroulant, deux ou trois hommes, la frappoit davantage qu'une maladie épidémique qui enlevoit dans une Ville cinq ou ſix cens perſonnes; & un homme aſſaſſiné lui faiſoit plus d'impreſſion que ſon meilleur ami mort dans ſon lit de maladie.

Dans la famille des Kambados, diſoit-elle un jour à Néyra, on n'a jamais bronché ſur l'article de l'honneur. Votre grand'mere qui n'avoit jamais appris à lire ni à écrire, étoit en vénération dans toute la Province de Mygdos, & paſſoit pour l'oracle du canton: elle déteſtoit les hommes, & ne put même parvenir à aimer votre grand-pere, malgré les ſollicitations que lui faiſoit à cet égard un jeune voiſin en qui elle reconnoiſſoit beaucoup de ſageſſe. Elle m'a élevée dans ces principes, & je veux vous élever de même: ce n'eſt qu'en me

bien fouettant, qu'elle m'a enſeigné la raiſon ; j'eſpere en agir ainſi avec vous. Je ne ſçais pas trop comment vous expliquer la nature de vos devoirs, parce que je n'ai jamais lu de ces vilains Romans qui gâtent le cœur des jeunes filles : mais ſoyez ſage, & voilà tout ; je n'en ſçais pas davantage.

Néyra qui croyoit toutes les meres faites ainſi, la remercia avec douceur de ſes leçons, & lui promit d'en profiter.

La fille d'Oltane avoit un oncle Curé, qui, à l'inſçu de ſa mere, lui prêtoit des livres, parmi leſquels étoient des Romans : elle y vit des hommes qui ne reſſembloient point à la peinture affreuſe que ſa mere avoit faite d'eux. Hélas, diſoit-elle, que ceux-ci ſont aimables ! c'eſt bien dommage qu'ils ne ſoient que dans des livres.

C'étoit la mode dans ce tems-là

dans toute l'Egypte de donner aux jeunes filles, au lieu de Maîtresses, de jeunes Maîtres beaux & bien faits, tous la plûpart les plus fats & les plus impertinens qu'on pouvoit trouver, parce que c'étoit ceux qui avoient la vogue. Les Egyptiennes avoient même poussé cet usage si loin, qu'elles avoient eu soin de substituer les hommes aux femmes dans les fonctions les plus secrettes de leur service. Elles avoient des Coëffeurs & des Tailleurs : nos élégants de Memphis sont même étonnés de ce que la plûpart des femmes qui disent à présent mon Valet-de-chambre, se servent encore de Lingeres & de Couturieres.

La mere de Néyra qui ne voyoit de mal qu'en s'écartant de la pratique commune, fit venir des Maîtres dans son château, dès que Néyra eût quinze ans. Parmi ces Maîtres, il y eut un jeune homme beau & bienfait, qui se

nommoit Zelnor ; il n'avoit point encore été à Memphis, & ſon cœur tout neuf n'avoit pas été gâté dans des petits ſoupers par des femmes de qualité ; il étoit doux, honnête, poli, & ne ſe doutoit pas qu'un joli homme à talens pût être impunément fat & impertinent.

Zelnor étoit du canton ; il venoit tous les jours montrer la muſique à Neyra : à peine avoit-il vingt ans ; & ſa timidité le faiſoit rougir, lorſque les yeux de la fille d'Oltane tomboient ſur les ſiens ; & Neyra rougiſſoit à ſon tour de l'avoir vu rougir. Il lui échappoit, dans ſes leçons de muſique, quelques ſoupirs qui n'étoient pas marqués par la notte, auxquels Néyra répondoit le plus diſcrétement qu'elle pouvoit par d'autres ſoupirs.

Il étoit triſte & rêveur lorſqu'il étoit ſeul avec elle : il oublioit ſouvent de continuer ſa leçon ; & Néyra

oublioit

oublioit de l'en faire reſſouvenir. Un jour qu'elle avoit approché ſon viſage un peu trop près du ſien, il l'embraſſa : alors encore plein de ſon trouble, il n'attendit pas les reproches de Néyra ; il ſe retira précipitamment, & depuis ce jour-là il ne reparut plus.

La fille d'Oltane fut très en colere contre la hardieſſe de Zelnor : mais quand elle le vit parti, elle conſidéra que cette colere devenoit alors inutile, & elle ſe diſoit : je ſuis loin de m'écarter des leçons de ma mere ; mais je ne conçois pas comment je ſuis obligée d'être fâchée d'une choſe qui m'a fait tant de plaiſir : il eſt probable que ces ſortes de choſes-là ne veulent point être raiſonnées ; & il faut croire que l'action de Zelnor eſt un mal, puiſqu'il ne reparoît plus.

Zelnor, pour colorer les motifs de ſon abſence, fit courir le bruit qu'il étoit malade. Oltane le crut, &

ne s'en inquiéta pas davantage : mais Néyra s'en affligea, parce qu'elle ne croyoit point voir de mal dans cette affliction ; elle penſa qu'un pareil intérêt étoit légitime en faveur d'un Maître, lequel lui avoit paru avoir beaucoup de mérite, parce qu'il étoit jeune & bien fait. Le Ciel le punit bien ſéverement de ſon crime, s'écrioit-elle : il mourra peut-être ſans ſçavoir que je lui pardonne. Elle pleuroit en diſant ces mots ; mais elle n'oſa pleurer devant Oltane. Cette contrainte altéra ſa ſanté : elle oſa encore moins refuſer les alimens préſentés par ſa mere ; mais lorſqu'elle étoit ſeule, elle les jettoit par la fenêtre. Par cette voie, ajoutoit-elle, on croira que je les ai pris ; & de cette maniere nul ne s'oppoſera à ma mort.

Cependant elle s'affoibliſſoit, & continuoit de parler ainſi : Mais quelle eſt donc la nature de mon mal ? N'eſt-

il pas bizarre que je ſois malade, parce que Zelnor l'eſt auſſi? Qu'ont de commun mon état & le ſien? Pourquoi ne m'adreſſé-je point à ma mere pour lui confier ma ſituation? Mais ſi je m'adreſſois à Zelnor, il m'éclaireroit ſans doute. Je ſens que je me meurs; il faut bien que je lui diſe adieu : je ſuis sûre que ma mort l'affligera. Il eſt bien vrai que c'eſt un crime pour une fille de mon âge d'écrire à un homme, mais auſſi pourquoi ne vient-il pas? Il m'épargneroit cette faute; & d'ailleurs eſt-ce un ſi grand mal, puiſque je vais mourir, & que je ne le verrai plus? D'ailleurs je conſidere qu'il ſeroit utile que je le grondaſſe du baiſer qu'il a eu l'inſolence de me donner. Comment le puis-je faire, s'il ne vient point? Ainſi, je le vois clairement, c'eſt une raiſon de plus pour lui écrire. Je ne ſuis plus ſurpriſe maintenant ſi ce bai-

ser devoit être un grand mal; car c'est lui seul sans doute qui cause aujourd'hui l'état où je me trouve.

Ayant ainsi raisonné, Néyra profita d'un moment où elle étoit seule, & écrivit ces mots :

» Ne soyez point étonné de ce que » je vous écris aujourd'hui, pour me » plaindre à vous de la maniere of- » fensante avec laquelle vous avez agi » avec moi le jour de notre derniere » entrevue. La juste colere que j'en ai » ressentie, ou peut-être une punition » de votre hardiesse qui reflue sur » moi, sont sûrement la cause funeste » de l'état où je me vois réduite. Ap- » prenez donc que je meurs : n'allez » pas croire que le bruit de votre ma- » ladie ait causé la mienne. Ma mere » m'avoit bien dit de me défier des » jeunes gens, qui sont tous traîtres » & scélérats. Aurois-je dû me défier » de vous, qui ne m'avez point paru

» reſſembler à ces jeunes gens-là. Je
» me ſens trop humiliée pour oſer
» m'adreſſer à ma mere, & lui confier
» mon ſort : je ne ſçais, mais je me
» ſens indigne de ſes regards ; le Ciel
» connoît cependant combien mon
» cœur eſt pur, & ſi j'ai jamais eu le
» deſſein de pécher envers lui. Vous
» qui l'avez cauſé, je ne ſçais point
» ſi je dois vous demander votre pi-
« tié pour mon ſort : je ne ſçais pas
» même ſi j'ai dû vous écrire ; je ſens
» cependant que cette démarche doit
» être innocente, puiſqu'elle adoucit
» mes maux. Hélas ! j'ignore encore
» ſi j'aurois dû vous parler de ces
» maux. Ma mere & mes Maîtres qui
» m'apprennent tant de choſes, ne
» m'ont point appris tout cela ; &
» c'eſt cela cependant qui fait que je
» meurs «.

Quand cette Lettre fut écrite, Néyra dit à Oltane : Puiſque Zelnor, mon Maître, ne revient plus, je vais

lui renvoyer ſes livres de muſique; Elle renferma ſa Lettre parmi les livres; & le paquet parvint ainſi à Zelnor. O Amour, par ton moyen une fille de quinze ans ſuffit pour tromper des argus de cinquante ! Tous les vices ſont précoces; il n'y a que la vertu de tardive.

Les foibles reſtes de la ſanté de Néyra paroiſſoient n'attendre que l'exécution de ce projet pour achever de s'évanouir. Le délire s'empara d'elle : elle touchoit à ſon moment fatal, dans un de ces intervalles de vie & de mort, au milieu deſquels elle luttoit encore. Elle crut voir, & vit effectivement Zelnor à genoux, la tête appuyée ſur ſon lit; & la bouche collée ſur une de ſes mains. Eſt-ce vous ? O Ciel ! dit Neyra, d'une voix mourante, ma mere ne vous a-t-elle point vu ? Non, belle Néyra, lui dit-il; tout le monde eſt livré au ſommeil dans cette maiſon : votre

Garde s'eſt endormie dans ce cabinet, dont j'ai pris la clef; ſi elle ſe réveille, elle croira l'avoir oubliée; il faudra alors qu'elle retourne ſur ſes pas, & j'aurai le tems de m'échapper. Vous jugez par-là combien l'amour...

Pendant qu'il parloit, Néyra étoit évanouie. Z Inor s'en apperçut. Quel embarras! Il ſe découvroit en appellant du ſecours : il étoit forcé de la ſecourir ſeul. Il arroſa le viſage de Néyra de ces larmes que l'amour fait couler, & qui ſont plus touchantes que les plus vifs éclats de la joie. Il s'enhardit à eſſayer de la rappeller à la vie, par la chaleur des baiſers qu'il imprima ſur ſa bouche mourante. Au milieu des ſecours qu'il lui donnoit, le ſein de Néyra s'échappa de ſon corſet. Quelle ſituation pour un jeune homme de vingt ans auprès d'une femme évanouie qu'il adore, & lorſque la timidité ſemble bannie

par les circonſtances ! Il oſa le preſſer de ſes mains brûlantes. Malheureux ! il devoit fuir. Zelnor vertueux juſqu'alors, oublia l'honneur, & ſe retira chargé de remords. Mais quel fonds peut-on faire ſur une vertu de vingt ans.

Cependant Néyra, en revenant à elle, rougit du déſordre où elle ſe trouvoit, & lequel avoit expoſé ſes charmes à la vue de Zelnor : mais elle ignoroit la principale partie de ſon attentat. Elle avoit revu Zelnor ; & cette vue avoit affoibli le germe de mort qui couvoit dans ſon ſein. Elle conſentit à manger, dans l'eſpoir de le revoir encore. Mais ce Zelnor qu'elle chériſſoit, n'étoit plus digne d'elle ; il étoit livré aux remords : ce crime n'étoit pas le ſeul ; & à force de ſageſſe il avoit fait bien d'autres ſottiſes, ainſi que nous le verrons par la ſuite.

CHAPITRE

CHAPITRE VII.

QUELLE rencontre fait Neyra. Danger qu'il y a pour les jeunes filles de ne pas brûler les lettres de leurs amans quand elles les ont lues.

AINSI les fautes des peres, continua Hibrahim, ſont comme un germe fatal qui ſe multiplie dans les fautes des enfans. Le monde eſt plein de ſécurités mal entendues; on ſouſtrait une fille à tous les hommes, excepté à ſes maîtres, comme ſi ces maîtres n'étoient pas des hommes. Une mere dit à ſa fille, fuis l'amour, c'eſt un monſtre: bien-tôt cette mere donne un feſtin, & elle preſcrit alors à ſa fille de chanter des chanſons où reſpire l'amour le plus tendre &

le plus lascif. On lui dit ensuite que les hommes sont des traîtres dangereux; mais on lui apprend qu'on lui destine un de ces hommes pour époux, & qu'il faudra l'aimer. D'où naissent ces contradictions? Si ce n'est qu'il est des sécurités d'usage, ainsi qu'il est des vertus de convenance. Dans un cercle à Memphis, une femme de distinction froncera le sourcil à la plaisanterie la plus innocente, & se livrera dans un petit souper, aux plus grossieres équivoques. La même femme n'osera paroître en public, tête à tête, avec un seul homme, fût-ce même son mari, mais elle recevra, étant dans son lit le matin, tête à tête, tous les hommes, excepté son mari; parce que le public rit moins de ce qu'il sçait, que de ce qu'il voit: ce qui frappe ses yeux l'affecte plus vivement que ce qui frappe son ame. On est vertueux

que pour les autres ; il arrive rarement de l'être pour soi-même.

Ainsi les fautes de Neyra devenoient celles d'Oltane. Cette jeune amante avoit péché par l'Optique ; mais a-t-on la vue bonne à seize ans ? A cet âge on est accoutumé à ne rien voir par ses propres yeux, ou l'on n'ose point avoir une ame en propre, & ou l'on ne pense que par celle des autres.

Le Chinois qui étoit accoutumé à penser par extrait, laissa entrevoir à Hibrahim, par l'inquiétude de ses mouvemens, l'ennui que lui causoit sa morale : quelque goût qu'un sage ait naturellement pour les dissertations, le petit homme eut néanmoins la politesse de s'apercevoir que son compagnon trouvoit les siennes déplacées ; il lui en fit civilement des excuses, & il continua ainsi.

La santé de Neyra reparoissoit. Un homme vint précipitament lui

remettre une lettre, & disparut sur le champ. C'étoit Zelnor lui-même; à peine Neyra avoit eu le tems de l'entrevoir. Cette subite & courte aparition sembla lui faire pressentir une partie de ce que la lettre alloit lui annoncer; elle l'ouvrit, & y lut ces mots.

» J'ai fait tous mes malheurs & » les vôtres; je suis un monstre odieux » à moi-même; mes crimes, ainsi » que mes maux, sont irréparables. » Je pars pour me dérober pour ja- » mais à vos regards, & pour tâcher, » s'il se peut, de me cacher à mes » propres yeux. Je pars, & je ne » vous laisse pas la seule infortunée: » mon sort étoit d'aimer la vertu, » & de mourir le plus coupable & le » plus malheureux de tous les hom- » mes, en faisant à la fois trois infortu- » nés. Neyra, il étoit réservé à celui » qui vous adoroit, de combler vos

» malheurs. Je vous ai vue expi-
» rante .... O Neyra! je ne puis
» achever; qu'il vous ſuffiſe de ſçaa
» voir, que, profanée par les tranſ-
» ports de mon funeſte amour, le
» plus grand des crimes vous a ren-
» due à la lumiere.

O ma mere! s'écria Neyra après la lecture de cette lettre, vous me l'aviez bien dit que les hommes étoient des ſcélérats. Ciel! ajouta-t'elle en fondant en larmes, que lui avois-je fais à cet homme pour me deshonnorer? Car il eſt clair que c'eſt cela qu'il entend par ce mot de crime qu'il a dit-il commis. Hélas! j'avois cru qu'on pouvoit écrire à un homme, ſans qu'il en réſultât de pareils effets. Je conçois actuellement que l'amour eſt un monſtre qu'il faut fuir, puiſque Zelnor dit que c'eſt l'amour qui lui a fait faire ce grand crime. Ciel! où fuirai-je, ma mere

va lire mon deshonneur sur mon front; elle est bonne, mais par zele elle va le rendre public; elle dira que j'ai lu des Romants O ma mere! je n'en lirai plus, je ne crois pourtant pas que ce soit les Romans qui ayent fait commettre à Zelnor cette méchante action; car il m'a assuré qu'il n'en lisoit point: le barbare me haissoit donc bien pour me traiter ainsi. Adieu ma mere, vous n'entendrez plus parler de votre malheureuse Neyra qui maintenant est indigne de vous. Cependant, malgré vos avis, si j'en eusse sçu plus long, je n'aurois pas été deshonnorée.

Et elle pleuroit avec une grande abondance; elle se ressouvint de cet oncle qui se nommoit Ebrecan; elle forma le projet de s'aller jetter entre ses bras; de lui confier son sort, & de lui demander ses conseils. Il obtiendra ma grace de ma mere, continuoit-

elle, ou il me donnera les moyens de la mériter ; il eſt bon, & il ſçait bien qu'on ne peut pas répondre de ſoi quand on eſt évanouie.

Ce projet ſembla très-bon à Neyra ; elle traverſa les jardins en s'en applaudiſſant. La demeure d'Ebrecan étoit à quelques ſtades de celle d'Oltane. Neyra n'avoit pas prévu la longueur du chemin. Elle en fut effrayée ; bien-tôt la laſſitude s'empara d'elle ; ſes pieds délicats meurtris par les cailloux, pouvoient à peine la ſoutenir. Elle s'arrêta pour reprendre haleine, près d'une maiſon qui bordoit le chemin. Une femme en ſortit qui la vit pâle & tremblante. Cette femme ſurpriſe de voir une fille de cet âge à pied, au milieu des chemins, l'engagea à entrer dans ſa maiſon. Neyra accablée de fatigue, accepta cet offre. Quand elle ſe fut repoſée, la maîtreſſe de cette habita-

tion ſolitaire, voulut ſçavoir d'elle qui elle étoit, mais Neyra lui déguiſa ſon nom. J'allois voir, lui dit-elle, un oncle qui demeure à quelques pas d'ici, quand la laſſitude m'a forcée de m'arrêter près de votre maiſon; mais puis-je ſçavoir à mon tour, ajouta-t-elle, à qui j'ai tant d'obligation? Je m'appelle Akine, lui répondit la maîtreſſe de cette demeure, je n'habite ces lieux que depuis quelques jours. Il y a environ un mois que j'y fus unie avec un jeune homme de Migdol; mais hélas! le Ciel ſemble avoir verſé ſes plus noires influences ſur notre union, mon époux languit, attaqué d'une noire mélancolie, qui, dans la fleur de ſa jeuneſſe, le traîne à pas lents vers le tombeau; depuis quelques jours il eſt devenu plus ſombre, & des ſanglots involontaires s'échappent de ſa bouche. Si je n'é-

tois instruite de la vertu de mon époux, il sembleroit que le Ciel poursuit sur lui le châtiment de quelque grand forfait; quelquefois au milieu de nos plus tendres caresses, il paroît frémir entre mes bras, & vouloir s'en échapper avec horreur; il a toujours différé jusques-ici sous divers prétextes les dernieres preuves de sa tendresse; cependant tous mes momens sont marqués par les plus tendres attentions de sa part: il m'a dit qu'il alloit faire un voyage duquel dependoit sa santé; je ne sçais, mais quand il sera parti, j'ai un pressentiment que je ne le reverrai plus.

Akine avoit à peine achevé de parler, que son époux entra; son front humilié étoit panché vers la terre, il releva enfin ses regards abbattus; il palit: Dieu! s'écria-t-il, c'est Neyra, vous rompez mes projets, il falloit partir sans la revoir.

A ces mots Akine étoit reſtée immobile pendant que Neyra étoit évanouie ; cependant elle diſſimule ſon trouble, elle fait tranſporter la fille d'Oltane dans un appartement où elle lui fait donner des ſecours ; elle feint enſuite de ſortir pour donner quelques ordres. Pendant ce tems, Zelnor vole vers Neyra, réſolu d'expier ſon crime en mourant à ſes pieds.

Neyra frémit en l'appercevant ; elle voulut s'écrier, ſa voix expira, ſes lêvres avoient un mouvement rapide ſans articuler aucun ſon. Zelnor pâle & abattu, aborda le lit de la fille d'Oltane, comme un coupable qui attend ſon Arrêt ; ſes genoux trembloient ſous lui, il n'avoit point d'attitude, ſes yeux s'ouvroient ſans voir, il ne ſoupiroit point, ſon cœur étoit trop preſſé, il pleuroit encore moins, le ſeul mouvement

précipité de sa poitrine, exprimoit le trouble de son ame ; il tomba à genoux au bord du lit de Neyra : barbare, que prétendez-vous de moi lui dit enfin Neyra d'une voix que l'inflexion de la douleur rendoit plus touchante. Je ne prétends rien, s'écria Zelnor d'une voix étouffée ; je voulois expirer à vos pieds, mais je n'en suis pas digne. O Neyra ! écoutez-moi pour la derniere fois; non, pour me plaindre, je ne le mérite pas ; non, pour entendre ma justification ; je n'en ai point à produire, mais pour connoître tous mes maux & les vôtres, & vous venger par l'horreur que je dois vous inspirer.

Je suis marié, ajouta-t-il d'une voix sombre ; j'ai cru me sauver dans les bras d'une épouse, des malheurs que je voyois prêts à fondre sur moi. O foiblesse de la vue de l'homme ! Ce vain remede, sans m'arracher au

crime, n'a servi qu'à combler mes maux & à le rendre irréparable. Mon premier forfait fut de vous adorer. Tête à tête avec un jeune objet, voir éclore par degrés ses talens, y contribuer par des soins, le voir s'élever & s'embellir comme une tendre fleur sous la main du jardinier..... Ah! Neyra. Quel homme est insensible? Pour moi en pareil cas, la vertu de la plûpart des maîtres de Memphis, me paroît surprenante, & je ne conçois point comment ils font pour résister à tant d'amorces. Né d'une famille estimée dans Migdol, mais inférieure à la vôtre, j'ai prévu l'obstacle éternel que la fiereté d'Oltane opposoit à mes vœux; alors pour la premiere fois, je redoutai de vous voir sensible, ne pouvant espérer de vous voir heureuse; alors j'évitai vos charmes, & je crus vaincre l'amour en lui arrachant ses traits. Hélas!

mes frères me preſſoient de me marier ; je crus que la puiſſance douce & vertueuſe de l'himen aſſureroit ma tranquillité ; je me jettai aveuglement entre les bras d'Akine, comme un malade avale, en fermant les yeux, un bouillon amer dont il attend la ſanté. Après cet engagement le repos ſembla rentrer dans mon ame ; mais c'étoit un calme trompeur qui devoit être bien-tôt ſuivi de l'orage ; j'étois en cet état lorſque votre lettre parut ; elle eſt mourante, m'écriai-je, peut-être que je ne la reverrai plus. Ah ! du moins qu'elle ſache auparavant les ſacrifices que je lui ai faits, les nœuds que je viens de contracter, en ne laiſſant mon cœur ouvert qu'à la pitié, ne ſuffiſent-ils pas pour affermir ma vertu contre un ſpectacle dangereux ; ainſi je me ſéduiſois moi-même. Comment vous rapellerai-je les circonſtances qui m'ont rendu

si coupable; je ne connoissois plus rien, je n'étois plus à moi, mon ame avoit cessé ses fonctions, & mes sens consomerent le crime sans le sentir.

Cependant l'épouse de Zelnor avoit écouté cette conversation. La jalousie souvent aveugle, est éclairée chez les femmes. Akine étoit jalouse, parce que Zelnor étoit plus jeune qu'elle; elle craignoit plus de le perdre, qu'elle ne songeoit à mériter de le conserver. Zelnor étoit encore à genoux lorsqu'elle entra chez Neyra; elle lança à la fille d'Oltane un regard amer & ironique qui l'eût humiliée, si dans les grandes douleurs l'ame étoit susceptible de sensations étrangeres à l'objet dont elle est affectée. Neyra étoit retombée en foiblesse. Zelnor jugea alors à propos de se retirer par discrétion, & cette discrétion fut en-

core la cauſe d'un nouveau malheur.

L'épouſe de Zelnor dans le premier accès de ſa jalouſie, oſa abuſer de la ſituation de Neyra pour chercher elle-même quelque témoin convaincant dont ſa vengeance pût faire uſage. Elle venoit d'entendre que Neyra avoit écrit à ſon époux; elle jugea que Zelnor devoit avoir auſſi écrit à la fille d'Oltane; elle ne fut pas long-tems ſans en trouver la fatale preuve; cette lettre, Neyra la portoit dans ſon ſein: heureuſe de cette découverte, Akine ne ſongea plus qu'à ſecourir ſon ennemie pour rendre ſa vengeance plus cruelle; elle avoit dévoré cette lettre avec une joie barbare, & dans ſon tranſport elle vola chez la mere de Neyra.

Zelnor inquiet de la précipitation avec laquelle il avoit vu ſortir ſon épouſe, revola vers Neyra; en ce

moment elle cherchoit la lettre qu'elle avoit perdue ; ſon trouble apprit à Zelnor de quelle lettre il s'agiſſoit : il ne douta point que ſa femme ne l'eût trouvée. Neyra & lui prévirent tous les malheurs que cette avanture alloit entraîner. O Ciel ! ſecoure-moi, s'écria-t-elle. Ciel ! faut-il donc que je ſois deshonnorée publiquement. Ai-je aſſez éprouvé de maux par ma faute & par vous cruel Zelnor : barbare, que manque-t-il aux malheurs que tu m'as cauſé, que tardes-tu ? Couronne tes forfaits en m'arrachant la vie ; mais que me ſert de t'accabler ? Je lis ton affreux remords ſur ton front pâle & conſterné ; hélas ! de quoi me ſert ton remords, qu'à me rendre plus infortunée ; que dis-je ? Au nom des Dieux, arrache-moi de ces lieux, entraîne-moi loin de tous les regards : témoin de ma honte, conduis-moi parmi

parmi les Prêtresses d'Osiris. Ciel ! à quoi me réduis-tu dans mon malheur, qu'il faille que ce soit de l'auteur de tous mes maux que j'attende encore mon secours.

Zelnor fit préparer à la hâte une voiture où Neyra & lui se placerent. Bien-tôt ils perdirent de vue les hautes Tours de Mygdol, contens de sortir d'un écueil, sans voir devant eux le précipice où ils alloient retomber. Les fautes de l'amour sont comme une chaîne, la premiere entraîne toutes les autres.

CHAPITRE VIII.

COMME quoi Neyra & son amant voyagent ensemble. Accident terrible qui leur arrive en chemin. Avanture de Neyra dans la Forêt. Danger qu'elle éprouve.

OLTANE qui, comme vous l'avez vu, étoit de toutes les Egiptiennes la femme la plus susceptible sur l'article de l'honneur, vola avec Akine à la demeure d'où Neyra & Zelnor venoient de partir; le premier transport des femmes de ce tems là ne connoissoit point de bornes. Oltane s'écria. Votre époux m'a enlevé ma fille; & pour vanger l'affront fait aux *Kambados*, il est juste qu'il soit pendu. Akine dit. Votre fille est la cause que mon époux me

quitte ; il eſt néceſſaire qu'elle ſoit enfermée pour la vie au Grand-Hôpital Général de Memphis ; quoique ma fille me ſoit encore bien chere, dit Oltane, j'y conſens, pourvu qu'on pende votre époux. Hélas ! s'écria Akine, quelque douleur que j'aie à le voir pendre, je me ferai l'effort d'y ſouſcrire, pourvu que votre fille ſoit enfermée.

L'affaire fut portée devant les Juges, & la Sentence obtenue telle qu'elles la deſiroient.

Cependant Neyra & Zelnor faiſoient route vers Rinocorure. Ils ne s'étoient point encore parlé ; ils craignoient de ſe regarder ; ils craignoient encore plus de s'entendre. Zelnor tenoit encore la main de Neyra qu'elle lui avoit donnée pour monter en voiture, & ne ſachant pas qu'il la tenoit, il n'avoit pas encore ſongé à la lui rendre, ni elle à la re-

tirer. Elle rompit enfin la premiere le ſilence, & lui dit ſans le regarder; hé bien Zelnor! qu'allons-nous devenir; Quoi! c'eſt avec vous que je ſuis, vous près de qui je ſens mon dépit s'affoiblir par un charme affreux que je ne conçois pas; vous enfin dont le dernier crime eſt de m'avoir appris que je vous aime. Hélas! mon ignorance à cet égard, eût été un malheur de moins pour moi, mais il vous étoit réſervé de combler tous mes maux. Elle ſe tut, & s'enhardiſſant à le regarder, vous ſçavez, continua-t-elle, que je ſuis née avec des principes de ſageſſe & de vertu; ſi vous êtes né vertueux vous-même, comme je le crois, vos maux égalent les miens, & vous n'êtes que trop puni; & ſi j'ai encore quelque grace à demander à mon boureau, ajouta-t-elle en le regardant

avec une expreſſion douloureuſe, partez dès l'inſtant même que je ſerai arrivée parmi les Prêtreſſes d'Oroſmade. Sauvez-moi de l'horreur que je dois éprouver à vous voir; éloignez-vous pour jamais d'une infortunée que vous avez deshonorée, qui vous doit tous ſes maux, qui rougit de les mériter, qui expira dans le ſilence de la plus auſtere retraite, le forfait involontaire de vous aimer, & dont le deſtin eſt de vous adorer, en frémiſſant, juſqu'au tombeau.

Quelle fatalité préſide à notre deſtinée, s'écria Zelnor. O Neyra! vous que j'admire & que je reſpecte après vous avoir outragée; non, vous n'entendrez plus parler du malheureux Zelnor. Qui! moi j'oſe dire que je vous ai aimée? Non Neyra, je n'eus que les fureurs de la paſſion, ſans avoir les vertus de

l'amour ; j'ai trahi ma femme & j'ai deshonoré mon amante ; j'ai rendu malheureux tout ce qui devoit m'être cher : quels crimes me reste-il à commettre. O Neyra ! je suivrai l'exemple que votre vertu me donne, je n'irai point trahir une seconde fois mon épouse en portant dans ses bras un cœur enflammé pour un autre ; je n'irai point lui faire des sermens de vous oublier que je ne lui tiendrai pas. Malheureux l'homme qui compte sur ses propres forces. Chaque instant me rappelleroit votre image, & chaque pas vers mon épouse me rendroit adultere. J'irai m'ensevelir chez les Flamines, Prêtres de Jupiter ; je ne demanderai point à ce Dieu de faire descendre le repos dans mon cœur ; mes peines & mes remords y doivent être mon châtiment, mais je le prirai de prendre mes souffrances en expiation de

mes crimes, & de ne punir que moi seul des maux que j'ai causé.

Neyra admira tout bas la résolution de Zelnor. Hélas ! se dit-elle en elle-même, il ne me paroissoit né pour le crime ; pourquoi m'a-t-il forcée de le hair ? Ils se promirent tous deux en pleurant, de chercher à s'oublier ; mais leurs foibles yeux ne voyoient pas au-dessus de leur tête l'orage qui les menaçoit. Ce qu'ils n'avoient pas prévu arriva ; les espions envoyés après eux avoient découvert leur marche ; ils furent atteints & arrêtés.

L'Officier chargé de les arrêter de la part des trente Juges établis à Memphis, lequel se nommoit Hiemor, étoit un gros homme dur & féroce qui s'étoit enrichi en faisant son métier. Il annonça sans ménagement à Zelnor, qu'il étoit condamné à être

pendu, & Neyra à être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis. Zelnor fut enchaîné & placé dans une voiture séparée ; l'Officier crut devoir se charger de tenir compagnie à Neyra, & il se plaça à côté d'elle dans une autre voiture.

La douleur porte une impression respectable & en impose aux hommes les plus grossiers. Hiemor contraignit ses yeux à devenir plus doux ; il s'humanisa jusqu'à prendre la main de Neyra qu'elle lui laissa avec indifférence, & sans le regarder. L'Officier des trente Juges, malgré le triple airain qui couvroit la surface de son cœur, s'apperçut que cette main étoit jolie, & ses yeux, poursuivant la gradation, remarquerent que le bras étoit digne de la main ; cette remarque fit soupirer ce cœur qui n'avoit jamais soupiré dans sa vie. La beauté du bras de Neyra conduisit

conduisit Hiemor à s'appercevoir de celle de son visage. Il essaya à radoucir les inflexions rudes de sa voix; il se rapetissoit sur les coussins pour tenir moins de place & de peur de la gêner; il lui ramassa trois fois son éventail, complaisance extraordinaire; il l'appelloit sa belle enfant; il lui disoit de ne pas pleurer, que cela ne seroit rien; il se taisoit ensuite comme pour se reposer de l'effort qu'il avoit fait; il soupiroit à demi bas, puis il toussoit pour faire prendre le change à Neyra, comme s'il eut honte d'avoir soupiré, & Neyra continuoit de pleurer sans l'entendre & sans le regarder.

On arréta à un caravansera pour coucher. Hiemor s'empressa à donner la main à Neyra pour l'aider à descendre de voiture, & la lui serra si fort, qu'elle fit un cri; il s'excusa sur la précipitation avec laquelle il

avoit voulu lui être utile ; elle parut se contenter de cette excuse ; il en ajouta rapidement beaucoup d'autres, auxquelles elle ne fit pas attention ; elle continua de marcher sans lui redonner la main, & ce second moyen d'Hiemor fut encore sans effet.

Hiemor se reposa sur les flambeaux, & espéra qu'ils lui donneroient une hardiesse à laquelle le jour est moins favorable ; il eut soin de faire placer Zelnor dans une chambre séparée, & projetta de souper seul avec Neyra. Il se ressouvint que le vin donnoit de la hardiesse, il en but & s'yvra ; bien-tôt il s'endormit & il ronfla profondément. Neyra résolut de profiter de cet instant pour s'évader. Il étoit dit que Neyra feroit toujours des sottises avec les meilleures intentions du monde ; elle avoit lu quelques romans qui

paroiſſoient en ce tems-là. Son ſort lui parut ſemblable à celui de ces Héroïnes errantes & malheureuſes. Sans guide & abandonnée à elle-même, elle ne vit point d'autre parti que de les imiter; elle en avoit vu parmi elles de très ſages, dont les fuites dans de pareils cas avoient produit de très-bons effets; elle penſoit fermement qu'il y avoit toujours des aziles tout prêts pour les infortunées errantes; elle ſongea, à la vérité, à Zelnor qu'elle abandonnoit à ſon deſtin; je dois le haïr, diſoit-elle. Hélas! & quand je ne l'abandonnerois pas, il n'en ſera pas moins pendu. Elle paſſa de cette réflexion aux moyens de ſon évaſion; ils s'offrirent aiſément, & elle réſolut d'en profiter. Quand la vue eſt une fois troublée, elle ne ſe fixe plus que pour s'égarer.

Le lieu où Neyra & Hiemor ſou-

poient, étoit au rès de chauſſée, & avoit une fenêtre qui donnoit ſur le grand chemin que bordoit un bois fort épais. Elle ſe ſervit des deux draps du lit qu'elle noua enſemble & qu'elle attacha à un crampon de fer qui tenoit à la fenêtre. Après s'être ainſi laiſſée couler juſqu'en bas, elle ſe jetta précipitamment dans le bois, & réſolut de s'y tenir cachée, juſqu'à ce qu'avec moins de péril elle pût prendre une route qui la délivrât du danger qu'elle venoit de courir.

Alors au lieu de ſonger à ſes propres malheurs, elle penſoit à Zelnor qui alloit être pendu, & elle s'en affligeoit extraordinairement. Il eſt toujours plus douloureux à une femme de perdre ſon amant que ſon honneur. Enſuite elle conſidéroit l'imprudence de s'être expoſée à ſervir de pâture aux bêtes féroces, & cette

crainte ſuſpendit toutes les autres. Quelque inſenſible qu'on puiſſe être à la vie, on s'accoutume difficilement à l'idée d'être mangé des bêtes. Quoi qu'à ſeize ans on ne connoiſſe pas encore tout le prix de la vie, Neyra pleura alors ſur l'imprudence de ſa démarche. Elle apperçut de la lumiere; elle courut vers l'endroit d'où partoit cette clarté. C'étoient cinq ou ſix Soldats de la garniſon prochaine, qui faiſoient pendant la nuit le métier de braconniers; ils furent étrangement ſurpris de voir à cette heure au milieu d'une forêt une jeune fille éplorée & pleine d'attraits. La délicateſſe & les égards ne logent gueres dans l'ame des Soldats, & encore moins dans celle des Braconniers. Le démon de la concupiſcence éveilla leur brutal apétit, & fomenta les diſſenſions de la jalouſie; le plus prudent d'entr'eux pro-

posa d'attacher Neyra à un arbre, de crainte d'évasion de sa part, & de se battre ensuite pour décider de la possession de cet objet ; le combat fut sanglant & meurtrier. Le sang de ses odieux prétendans réjaillit jusqu'à elle. Quel spectacle pour un jeune objet ! Combien maudit-elle alors sa fatale imprudence ? La terre fut en un instant jonchée de cadavres ; ils tomberent presque tous à ses pieds, en quittant la lumiere avec des juremens effroyables.

La poussiere, les cris des mourans, son propre trouble lui déroberent le reste de ce sanglant spectacle. O Ciel ! se dit-elle, comment se peut-il que les hommes qui paroissent si fort attachés à la vie, soient toujours prêts à la prodiguer pour la cause la plus foible & souvent la plus honteuse. Elle achevoit à peine cette réflexion, qu'elle vit

accourir un homme qui vola à l'arbre où elle étoit pour la détacher. Ciel ! prens pitié de moi, s'écria-t'elle ; suis-je donc destinée à servir deux fois involontairement à la brutale passion des hommes.

CHAPITRE IX.

QUEL homme Neyra trouve dans la Forêt. Avantures désagréables, qui lui arrivent. Rencontre qu'elle fait d'une vieille.

NEYRA frémit en sentant les mains qui la détachoient; l'effroi rend encore les objets plus affreux qu'ils ne sont; elle n'osoit lever ses yeux timides sur celui qui la pressoit dans ses bras effrayants : quand ses liens furent rompus, arrête, s'écria-t-elle; arrête, barbare, ou je vais me donner la mort. Pendant ces mots, un de ces regards s'échappa sur son redoutable agresseur; il étoit à ses genoux. O Ciel! poursuivit-elle, est-ce Zelnor? Est-ce vous odieux & cher objet? Est-ce l'affreux auteur de mes

maux qui devient mon libérateur ? Tandis qu'elle parloit il lui preſſoit les mains qu'il arroſoit de ſes larmes. O trop aimée & trop fatale Neyra, diſoit-il, par quel bonheur te revois-je. Hélas ! voilà le premier bienfait que t'ait produit ma préſence ; mais je ſerois trop heureux s'il devoit être ſans mélange. Le Ciel ſemble n'avoir formé mon cœur qui t'adore, que d'un poiſon funeſte qui doit corrompre à jamais tes jours ; & en parlant ainſi, Zelnor diſoit vrai, & il liſoit dans l'avenir.

Quand Neyra eut appris à Zelnor par quel moyen elle ſe trouvoit à une heure auſſi indue liée à un arbre au milieu d'une forêt, il lui dit. Dans le trouble cauſé par votre fuite, je me ſuis échappé & j'ai briſé mes liens ; je ſuis entré dans ce bois ; j'ai entendu les cris d'une femme ; je portois votre image avec moi, &

je me disois ; il n'est point d'autre femme sur la terre qui puisse avoir besoin de secours ; j'ai volé, j'ai mis en fuite le reste de vos agresseurs. Hâtons-nous pendant que la nuit nous favorise, d'arriver par des routes qui me sont connues, jusqu'à la Ville prochaine. En attendant il est à propos que nous changions d'habit, de crainte d'être découverts, & tandis que je me revêtirai de celui d'un de ces hommes qui sont expirés, vous braverez à couvert sous le mien, les vaines poursuites de nos gardes ; quoi ! dit Neyra, je déguiserois mon sexe ? Hélas ! quand une femme commence à en dépouiller les vêtemens, elle n'est pas loin d'en dépouiller les principes. Zelnor qui lui avoit déjà prouvé tant de choses, la rassura. Hé bien, reprit-elle, je consens à tout ; que peut-il m'arriver de pis que ce qui m'est arrivé ?

La douleur & la fatigue avoient épuisé ses forces ; Zelnor la porta dans ses bras. Dans cette attitude, elle disoit tout bas ; quoi ! cet homme qui doit m'être à jamais odieux, me mettra-t-il toujours dans le cas d'avoir recours à lui. Profitons cependant de son secours sans tirer à conséquence ; il viendra un tems où je me promets bien de ne le plus revoir. Dieux ! pardonnez-moi, ajoutoit-elle, vous voyez bien que ce n'est pas ma faute, si je suis à présent dans ses bras. Ils marchoient en faisant chacun des réflexions séparées, & ils arriverent à Peluse au lever de l'aurore.

Zelnor songea en arrivant, à aller acheter des habits ; mais par un hazard surprenant il trouva ses poches sans argent. L'Officier des trente Juges, en confisquant ses papiers, avoit apparamment par mégarde aussi confisqué son argent.

Neyra n'en avoit point ; en sortant de chez sa mere elle n'avoit pas pensé qu'elle en auroit eu besoin, d'autant mieux qu'elle ne se ressouvenoit point du tout d'avoir lu dans ses livres, que les Héroïnes malheureuses qui voyageoient eussent besoin d'argent. Zelnor chercha sa montre, mais par la même mépriſe des gens qui l'avoient arrêté, elle avoit suivi sa bourse, ainsi que le reste de ses bijoux. Il resta morne & pensif, & priant Neyra d'entrer pour un moment dans une mazure inhabitée à l'entrée du Fauxbourg ; il disparut comme un éclair, en l'assurant qu'elle le reverroit avant peu.

Neyra parut un peu surprise de l'incivilité de Zelnor ; cependant, dit-elle, il faut bien qu'il ait de bons motifs pour me laisser ainsi seule & exposée à mille dangers. S'il a été assez barbare pour me deshonorer,

ce n'eſt pas une raiſon de croire qu'il le ſoit aſſez pour vouloir ma mort.

Elle parloit ainſi lorſqu'un Sergent de Peluſe paſſa par haſard près de la maſure ; par haſard il prit envie à ce Sergent d'y entrer. Il n'eut pas plutôt jetté les yeux ſur Neyra, déguiſée en homme, qu'il s'écria, en lui diſant ; beau jeune homme, à quoi te ſert ce déguiſement & cette retraite où tu te caches? Crois-tu qu'ils te faſſent éviter la mort que l'on deſtine aux lâches déſerteurs? Neyra pleuroit & ne comprenoit rien à ce diſcours ; envain tu pleures, continua le Sergent, ces larmes conviennent à ta figure efféminée, mais elles ne te ſauveront pas de quarante bons coups de fuſils dont il ne te ſera pas fait grace d'un ſeul. La cervelle d'une ſi belle tête aura bonne grace à ſauter en l'air.

Neyra comprit que ce Sergent la

prenoit pour quelque Soldat qui avoit déserté ; elle pleura amerement de cette fatale mépriſe qui alloit lui faire caſſer la tête : mais, hélas ! ſe dit-elle, il vaut encore mieux mourir que de me découvrir, quoique le Ciel ſache que mes intentions ont été bonnes juſques ici. Que dira Zelnor quand il ſaura qu'on va me caſſer la tête ? Il dira que c'eſt ſa faute, & que tous mes malheurs devoient venir par lui. Hélas ! je lui pardonne encore, & Dieu veuille ſeulement qu'il ne ſoit pas pendu.

Ce Sergent fit ſigne à quelques hommes qui le ſuivoient ; ils chargerent de liens les mains délicates de Neyra ; l'un d'eux oſa meurtrir ſon beau viſage, & ils la conduiſirent à Peluſe.

Le Chef de la Troupe la fit traîner au ſuplice dans la grande place de Peluſe, au milieu de ſoixante

Soldats armés de fusils. Tous les Habitans qui se pressoient sur son passage pleuroient de compassion & admiroient sa bonne mine, & principalement les femmes qui trouvoient que c'étoit grand dommage de casser la tête à un si beau jeune homme.

Neyra étoit à genoux les yeux bandés; le Chef donna aussi-tôt le signal pour tirer; soudain un jeune Soldat envisageant Neyra, s'écria; qu'allez-vous faire, ce n'est point un déserteur ainsi que vous le croyez, c'est une jeune fille à qui vous allez casser la tête. Le jeune homme qui parloit ainsi étoit Zelnor lui-même, Soldat dans la même troupe.

Il venoit de s'engager pour sauver Neyra de la misere; il s'étoit vendu pour une modique somme, afin que cette somme pût au moins la secourir quelque tems. Il étoit volé à la mas-

re, & il n'avoit plus retrouvé Neyra. Le Chef à ces détails marquoit son étonnement, & semblòit douter s'il devoit ajouter foi aux paroles de Zelnor. En ce moment un autre jeune homme sorti de la foule des spectateurs, s'avança, & dit; je ne sçais si ce jeune homme est une fille ou non; mais à coup sûr il n'est point le déserteur qu'on veut punir: car c'est moi qui le suis; en disant ces mots il se précipita parmi les soldats, & demanda son suplice en livrant le coupable à la place de l'innocent.

Le Chef fut attendri. Il fit grace au déserteur. Quand à ce jeune homme, ajouta-t-il, si c'est une fille, ce ne peut être qu'une avanturiere, & en ce cas elle en sera quitte pour passer par les verges; en achevant ces paroles il fit conduire Neyra en prison.

Elle

Elle parla encore en elle-même, chemin faisant, & se dit, il est donc arrêté que ce Zelnor ne doit me tirer d'un abyme que pour me précipiter dans un autre. Tous les maux que j'éprouve me doivent donc venir de lui. Il faut bien qu'il soit coupable, puisque les Dieux tournent ainsi contre moi & contre lui-même tout ce qu'il croit faire pour une bonne cause. Dieux! je serai donc fouettée, il valloit beaucoup mieux qu'on me cassât la tête. Hélas! je sens qu'en me faisant connoître je ne passerois point sans doute par les verges ; il vaudroit bien mieux courir le risque d'être enfermée au Grand-Hôpital Général de Memphis, que de souffrir l'immodestie de paroître nue au milieu de quarante mains barbares & robustes qui me meurtriront les épaules. Mais Zelnor seroit découvert ; il m'a bien fait du

mal ; il m'a deshonorée ; mais quoi qu'il ait fait : hélas ! eſt-ce à moi à le faire pendre.

En finiſſant ces mots elle entra dans la priſon. Je ne ſçais comment le Chef fit ; mais il fut inſtruit du ſexe de Neyra, & quoiqu'il la trouvât jolie, il ne révoqua point ſa ſentence. Le jour de l'exécution fut fixé au lendemain.

Cependant Hiemor n'étoit payé que pour les arrêter, & non pour courir après eux s'ils s'échappoient ; par conſéquent il ne s'en donna pas la peine. S'il croyoit avoir quelque reproche à ſe faire, c'étoit de n'avoir pu ramener Neyra, & il ſe promettoit bien de ne plus s'yvrer quand il ſeroit chargé de conduire une jeune fille.

Le jour qui devoit éclairer l'exécution de Neyra, le Chef des Soldats fut touché de ſes pleurs ; il lui fit propoſer un accommodement hon

nête ; on n'a pas bien ſçu de quel genre étoit la propoſition, mais il eſt certain que Neyra répondit qu'elle aimoit mieux paſſer par les verges.

Zelnor devoit être préſent à ce cruel ſpectale ; il devoit lui-même ſur ce beau corps qu'il idolâtroit, donner à ſes compagnons l'exemple de la cruauté. A l'aſpect de tant de charmes qui alloient être enſanglantés par ſes mains, il tomba évanoui ; il fut tranſporté en priſon. Ses camarades acheverent ſans lui cette cruelle exécution. Ce corps qui ne devoit être couvert que des baiſers de l'amour, fut déchiré & meurtri par les flétriſſures de quarante mains barbares, & Neyra après cette opération fut bannie & conduite hors des murs de la Ville.

A peine avoit-elle fait quelques pas, que ſes forces affoiblies lui man-

querent ; elle s'assit sur une pierre & déplora sa situation. O Zelnor! disoit-elle, comptons maintenant tous les maux que je souffre par toi. J'ai été deshonnorée ; j'ai fui avec toi ; j'ai été à la veille de servir encore à la brutale passion de cinq Soldats ; je viens de passer par les verges ; je suis bannie & ne sçais où aller. Elle pleuroit & disoit, & tout cela pour avoir écrit à Zelnor ; sans cette imprudence, il ne me fût point venu voir ; je ne me serois point trouvé mal, & il ne m'eût point deshonorée ; je n'aurois point été chez lui ; sa femme n'eût point vu cette fatale lettre ; je ne me fusses point enfui avec lui ; il ne seroit point en prison, & il ne courroit point le risque d'être pendu. Elle se désoloit & continuoit de pleurer abondamment, lorsqu'une vieille femme passa ; elle demanda à Neyra le sujet qui la faisoit pleurer : Neyra lui fit en

ſanglotant une fable que la vieille crut ou qu'elle fit ſemblant de croire, & ſe vit forcée d'y inférer malgré elle la circonſtance des verges qui étoit trop fraiche & trop récente pour la diſſimuler.

La vieille la conſola & loua la réſolution qu'elle avoit priſe d'entrer dans une maiſon de Prêtreſſes. Oroſmade vous ſoit en aide, ma chere enfant, ajouta la vieille, à quelque choſe malheur eſt bon, puiſque cette avanture m'a fait vous rencontrer ; je ſuis attachée à la maiſon d'un jeune Seigneur Egyptien qui demeure à quelques pas d'ici. Vous ne ſçauriez croire combien il eſt obligeant & ſur-tout pour les jeunes filles qui ſont aimables comme vous ; il faudra lui raconter votre hiſtoire. Non pas ma mere, interrompit Neyra, je ne veux pas que ce jeune Seigneur ſache que j'ai été fouettée, c'eſt bien aſſez que vous le

fachiez. Oh ! quant à moi, reprit la vieille, je suis discrette. Ce jeune Seigneur doit partir demain pour Memphis où il a une sœur Prêtresse d'Osiris. Il se fera un plaisir de vous y conduire, car il est fort galant. Tant pis, interrompit encore Neyra, la galanterie des hommes m'a causé trop de malheurs pour que ce ressouvenir sorte sitôt de ma mémoire; mais n'importe s'il est grand Seigneur, il a de la vertu, il n'abusera point d'une jeune fille qui implore ses bontés. Les gens au-dessus des autres hommes par la condition, mériteroient-ils le titre de grands, si leur ame ne répondoit à leur naissance.

CHAPITRE X.

QUEL eſt le Seigneur Egyptien ; quel accueil en reçoit Neyra ; réſolution courageuſe par laquelle elle échappe à une aventure périlleuſe.

NEYRA, en arrivant au Château, trouva à l'entrée du pont un petit homme pâle, qui ſembloit n'avoir qu'un ſouffle de vie. Vous voyez, dit la Vieille, le Seigneur Nocrater à qui appartient ce Château. En même-tems le petit homme s'empara familierement de la main de Neyra, qu'il baiſa plus familierement encore. Il s'écria fort haut, qu'il la trouvoit jolie comme un Ange. Où diable, cria-t-il à la vieille, as-tu fait cette trouvaille ? De par Oroſmade cet enfant eſt merveilleuſe ! & ſur le champ il la conduiſit dans un ſallon, où il la pré-

senta à cinq ou six amis, avec lesquels il devoit souper.

Ils se leverent tous en tumulte & s'approcherent d'elle pour la considérer de plus près ; ils observerent l'élégance de sa taille, ils louerent tour-à-tour & expérimentalement la beauté de ses bras & celle de sa gorge, & pendant cet examen Neyra disoit tout bas, en pleurant, que veut dire ceci, & où m'a-t-on conduite ? Je crains bien que cette aventure ne soit pire que celle des verges.

Le repas fut gai ; la conversation tomba sur les femmes Egyptiennes. Je les connois trop, disoit Nocrater, pour les craindre ; je jure bien qu'elles ne me feront jamais faire de folies ; je respecte beaucoup les gens qui jadis se noyoient pour elles ; mais quant à moi je ne me noyerai point.

Les amis de Nocrater, qui n'étoient pas habitans de Memphis, ne prirent

rent congé de lui, que lorſqu'ils furent fort yvres; & après avoir embraſſé familierement Neyra, ils ſe retirerent, en leur ſouhaitant à tous deux une bonne nuit.

A ce mot de nuit Neyra frémit; que veut dire cette nuit, dit-elle à Nocrater, lorſque ſes amis furent partis? Oui parbleu, ils ont raiſon, ma belle Reine, dit le petit homme, en lui paſſant la main ſur la gorge, vous êtes faite pour faire paſſer la nuit la plus délicieuſe à un galant homme. Mais à propos, il eſt tard, continua-t-il, en regardant à ſa montre, quand il vous plaira, mignone, nous nous retirerons.

Comment, Monſieur, reprit Neyra, d'un air effrayé, eſt-ce que vous prétendez que nons paſſerons la nuit enſemble? La demande eſt adorable, repartit le petit homme, en

éclattant de rire ; eh ! mais je vous le demande à vous-même, & ſur le champ il ſonna.

Non, Monſieur, il n'en ſera rien, lui cria Neyra, vous ne me connoiſſez pas ; je ſuis une fille vertueuſe. Oh ! je n'en doute point, repartit le Seigneur Egyptien, je ſçais mon enfant que tu es une fille fort ſage ; moi j'aime la vertu, & c'eſt la tienne que je veux récompenſer. Ah ça, ne va point me faire d'éclat devant mes eſclaves ; je te crois trop bien élevée & trop raiſonnable pour cela. Les eſclaves de Nocrater arriverent. Conduiſez, leur dit-il, cette créature à mon appartement. Cette petite fille eſt un peu mutine, & a beſoin d'être formée. Puiſſant Oroſmade ! où ſuis-je, diſoit Neyra pendant qu'elle montoit ? Maudite vieille ! O Ciel ! ferai-je toujours des fautes ? Ne verrai-je jamais devant moi ?

Ciel ! daigne m'inſpirer, que faut-il donc que je devienne?

Ce petit monologue fut terminé à l'entrée de l'appartement par le Seigneur Egyptien, qui congédia ſes eſclaves & reſta ſeul avec Neyra ; Eh ! mais tu fais l'enfant, lui dit-il en l'embraſſant plus que familierement ; & pendant ce peu de mots il cherchoit à la deshabiller. Non, dit Neyra, ou vous m'arracherez plutôt la vie ; & le petit homme continuoit toujours à lui ôter tantôt une manchette, tantôt ſa reſpectueuſe. Neyra, ſe ſentant preſque nue, & frémiſſant à l'approche du danger, s'échappa précipitamment du fauteuil où Nocrater la retenoit. Il la pourſuivit. Au nom des Dieux, s'écria-t-elle, en ſe jettant à genoux, ceſſez votre odieuſe entrepriſe, je vous en conjure par tout ce qui doit vous être cher ; aſſez d'autres plus

jolies que moi se feront peut-être un bonheur de ce qui feroit mon plus grand supplice. Quelle volupté barbare trouveriez-vous dans des faveurs arrachées par la violence ; n'espérez pas au reste d'en venir même jusques-là, tant qu'il me restera un souffle de vie. Assassinez-moi du moins avant de pousser plus avant vos fureurs ; si mes pleurs & vos remords ne peuvent rien sur votre ame, un crime de plus ne doit pas vous coûter.

En vérité, dit le Seigneur Egyptien, tu prêches comme un Ange, & cela m'engage encore mieux à te prouver l'amour que j'ai pour toi. En achevant de parler, ses yeux étoient étincelans, & pétilloient du feu de la débauche ; il la prit entre ses bras, & voulut consommer son crime. Eh bien ! dit Neyra, tu n'auras qu'un corps inanimé en proye

à tes odieux transports : & saisissant à ces mots l'épée de Nocrater, elle alloit s'en percer ; il l'arrêta & il ne douta point qu'elle n'eût achevé son dessein ; la vraie douleur n'en impose point. Tout Seigneur qu'il étoit, tant de vertu le frappa. On prétend qu'il convint alors qu'il étoit au moins dans le monde une femme estimable. C'est le propre de la vertu d'être respectable, même aux plus libertins. Il se promenoit à grands pas, & s'écrioit : ah ! maudite vieille, tu m'as trompé. Quoi, Monsieur, elle ne vous a donc pas instruit de mes motifs, interrompit Zeyra, en les lui détaillant ? Moi point du tout, reprit Nocrater, & voilà pourquoi je vous ai manqué : car je vous jure que je suis l'homme de l'Egypte le plus respectueux envers les femmes. Mais que diable, jolie comme vous êtes, quelle est votre

manie de vous aller enterrer parmi des Prêtreſſes. On ne vous a point trompée, j'ai une ſœur Prêtreſſe d'Oſiris, il eſt vrai que je ne la vois pas ; cependant je ſuis convaincu qu'à ma conſidération elle vous recevra. Je dois aller demain à Memphis pour aider à faire pendre un jeune homme qui eſt actuellement dans les priſons, lequel a quitté ſa femme pour enlever une petite créature, & je profiterai de cette occaſion pour arranger votre entrée parmi les Compagnes de ma ſœur. Que dites-vous ? quel jeune homme, s'écria Neyra d'une voix émue ? Que ces Juges ſont cruels ! & comment peut-on pendre un jeune homme ? On dit qu'il s'appelle Zelnor, répondit Nocrater. Mais ciel ! quel intérêt, reprit Neyra, plus émue encore, avez-vous à la mort de cet homme ? Moi aucun, repartit Nocrater, je ne l'ai jamais vû ; ce n'eſt qu'à la ſollicitation de ma famille

que je m'employe à tout ceci. Il a épouſé ma ſœur, que je n'aime point, & avec laquelle je ſuis brouillé ; on ſçait que je ſuis parent du chef du Sénat, & l'on m'a engagé à venger l'affront fait à ma ſœur. Il n'eſt d'ailleurs pas mal que ce Zelnor ſoit pendu, pour lui apprendre à vivre & pour inſtruire ſes pareils à ne point s'égaler aux gens de qualité.

Eh ! ſçavez-vous, Monſieur, dit Neyra, en s'efforçant de cacher ſon trouble, le nom de celle que ce Zelnor a enlevée. Je ne l'ai jamais vûe non plus, répondit Nocrater, je ſçais ſeulement qu'elle s'appelle Neyra ; que cette petite fille eſt une créature fort dangereuſe ; & que ſa mere eſt une folle.

Non, Monſieur, s'écria Neyra, entraînée par la violence des mouvemens qu'elle éprouvoit ; je connois cette mere, & je peux vous aſ-

ſurer que c'eſt une femme très-reſpectable, & qui méritoit une autre fille que cette Neyra dont vous me parlez. Cependant détrompez-vous auſſi ſur le compte de cette derniere, il eſt vrai qu'elle s'eſt attiré bien des malheurs par ſa faute, mais elle eſt encore plus malheureuſe que coupable; je ſçais que ſon cœur eſt pur, qu'il n'a péché que ſans intention, & qu'on doit lui pardonner des fautes, dont elle a été trop ſéverement punie.

Qu'entends-je, reprit Nocrater avec étonnement? Eſt-ce vous qui parlez pour Neyra? Ou ne ſeriez-vous point vous-même cette Neyra? Oui, Monſieur, repartit-elle alors, en fondant en larmes, & cédant à l'effuſion de ſon cœur, vous la voyez, je la ſuis cette malheureuſe fille d'Oltane, cette créature ſi coupable, mais qui n'a jamais ceſſé d'être eſti-

mable ; tout mon crime eſt d'avoir aimé Zelnor ſans le ſçavoir & ſans le vouloir. Hélas ! il en eſt plus puni que moi, puiſqu'il va perdre le jour.

Son ſort peut-il être à plaindre, reprit Nocrater ? Il n'eſt point malheureux puiſqu'il eſt aimé, & je ne ſuis point ſurpris qu'il ait abandonné ma ſœur pour vous : car à ſa place j'en aurois fait de bon cœur tout autant. Mais écoutez, pourſuivit-il, après s'être recueilli un inſtant en lui-même, ſi la vie de ce Zelnor vous eſt chere, il y a moyen d'arranger tout cela ; je vous aime pour le moins autant qu'il vous aimoit ; vous êtes malheureuſe ; vous n'avez point d'aſyle ; tout le monde peut n'être pas d'auſſi bonne foi que moi ſur l'article de votre vertu ; je veux réparer mes torts, en vous offrant ma main. Ma fortune & mes

titres valent bien, je crois, une maiſon de force.

Neyra dévora en elle-même l'humiliation de ce diſcours, & elle répondit : vos offres me flattent ſans m'éblouir ; ma main dépend de ma mere ; toute coupable que je ſuis envers elle, je n'ai point oublié la ſoumiſſion que je lui dois. Hélas ! je ne ſçais ſi c'eſt à moi à vous demander la grace de Zelnor ; mais s'il ne l'obtient point de votre généroſité, il ne la devra point à un nouveau crime de ma part.

Je vous entends, dit Nocrater ; avec un ſouris ironique, vous comptez ſur mon indulgence. Je commence à croire une partie de ce qu'on m'a dit ſur votre chapitre. Tout cet étalage de vertu eſt commun à celles qui ſe ſont fait une habitude d'en manquer, & vous avez raiſon de trouver plus commode une

intrigue avec ce Zelnor, que les devoirs honnêtes d'une femme mariée ; mais vous aurez tout le tems de songer à lui quand il sera pendu.

On ne sçait pas trop ce que Neyra eût répliqué à l'insolence de ce propos, lorsqu'elle en fut empêchée par une grande lumiere venant à travers des croisées, qui parut illuminer tout l'appartement. Bientôt on entendit un bruit de chevaux au loin dans la campagne, & Nocrater mit promptement la tête à la fenêtre pour voir ce que c'étoit.

CHAPITRE XI.

COMMENT Nocrater épouse Neyra ; événement terrible après les nôces.

NOCRATER vit un homme lié que plusieurs Gardes conduisoient avec des flambeaux ; Neyra, qui le vit aussi, s'écria : ah Ciel ! c'est Zelnor que sans doute on mene pendre. Il lui cria de loin, adieu Neyra, je vais à la mort. Ciel ! préserve-la, ajouta-t-il, du reste des malheurs que mon infortune semble lui réserver. Disant ces mots, les Gardes l'entraînoient, & déja il étoit loin des yeux de Neyra.

Puissant Orosmade ! s'écria-t-elle, en joignant les mains, souffrirez-vous qu'il périsse d'une mort ignominieuse. Barbare Nocrater, je suis à vous, empêchez que Zelnor ne

ſoit pendu; vous voyez mafoibleſſe, elle eſt honteuſe, j'en frémis; mais n'en redoutez point les ſuites, mon cœur, élevé avec des principes, ſçait trop combien l'affreux Zelnor lui doit être odieux; qu'il vive ſeulement. Aſſez d'autres barrieres ſéparent éternellement ſes horribles deſtins d'avec les miens; qu'il vive, & vous ſçaurez ſi ce cœur, ſoutenu par le devoir, ſçait tenir ſes ſermens.

A ces mots la joie rayonna ſur le viſage de Nocrater; il baiſa avec tranſport la main de Neyra, & lui demanda pardon des injures qu'il lui avoit dites, en y en ſubſtituant de nouvelles.

Il ajouta enſuite: en vérité je ſuis charmé pour ma ſœur que vous ſoyez raiſonnable, & que ſon mari ne ſoit pas pendu: car enfin cela auroit produit un éclat fâcheux. En

ce cas-là, nous allons partir enſemble pour Memphis, où je vous réponds de ſa vie, à condition qu'il aimera ma ſœur, ou qu'il en fera ſemblant, & qu'il n'enlevera plus de filles de qualité.

On prépara tout pour la route, & quand ils furent en chemin Neyra ſe dit en elle-même, ſelon ſa coutume : ô ma mere ! pardonnes moi ces affreux liens que je forme ſans ton aveu, c'eſt pour empêcher qu'un homme ne ſoit pendu ; le Ciel s'éleveroit-il contre un ſi louable motif. Hélas ! ne ſuffit-il pas de la rigueur de ce ſacrifice pour en expier le forfait. Je puis certainement me fier à Nocrater ; un grand Seigneur peut être capable de foibleſſe, mais il ne peut l'être d'un crime.

Pendant que Neyra parloit ainſi, Nocrater, qui faiſoit auſſi quelquefois des monologues, ſe diſoit :

cette petite fille vaut bien qu'un homme de qualité ſe donne la peine de la tromper ; je feindrai de l'épouſer, & cela ſera tout ſimple : les gens de qualité peuvent faire tout ce qu'ils veulent.

A deux lieues environ de Memphis, Nocrater ſe trouva preſſé d'épouſer Neyra ; il la conduiſit chez un autre Seigneur Egyptien nommé Cratidas, avec lequel il étoit en liaiſon. En ce tems-là, c'étoit l'uſage en Egypte que la plûpart des hommes opulens euſſent chez eux de petits Temples domeſtiques, pour leur éviter la peine d'aller aux Temples publics, qui n'étoient faits que pour le peuple. Ce fut là que Nocrater réſolut de ſe marier avec Neyra. Le moment en fut hâté : on marche à pas lents vers les bonnes actions, on vole à tire d'aîles vers les mauvaiſes.

Nocrater, qui ſçavoit parfaitement qu'il ne faut point d'intervalle entre la ſéduction & la réflexion de ceux qu'on veut ſéduire, avoit fait préparer à la hâte les habits nuptiaux. Neyra ne put s'empêcher de trouver trop de promptitude dans cette maniere d'être ſervie, quelque choſe qu'elle ait entendu dire des merveilles de Memphis à cet égard. Elle ſe para magnifiquement, ainſi qu'une victime qu'on orne de fleurs pour être immolée. Ses regards égarés ſembloient entrevoir le précipice vers lequel elle s'avançoit; mais lorſque Neyra avoit fait quelques pas en avant, jamais elle ne reculoit en arriere.

Neyra trouva en arrivant au château de cet ami le ſalon rempli d'hommes & de femmes, qui à en juger par l'indécence de leur maintien & l'impertinence de leur ton, paroiſſoient de

la

plus grande qualité ; ils félicitèrent tous Neyra sur cet événement, & les respects qu'ils lui rendirent suspendirent un moment sa tristesse au profit de sa vanité. L'amour propre est le dernier sentiment qui meurt chez les femmes.

Quand le moment de la célébration fut arrivé Neyra frissonna en avançant vers le sanctuaire ; mais elle prit ce frissonnement pous cette révolution de la pudeur, qui saisit, aux approches de l'Autel, une fille qui se marie pour la premiere fois. Après la cérémonie, on abrégea les formalités usitées en pareil cas ; le souper fut court, & les époux furent conduits à leur appartement. Nocrater, si habile à deshabiller, voulut, avec plus d'apparence de justice, user alors de ses droits ; mais Neyra s'y opposa avec vigueur, elle ne pouvoit concevoir en quoi les

femmes faisoient consister la pudeur. Une femme, se disoit-elle, qui avoit cédé à l'amour de son amant, après lui avoir résisté long-tems, étoit deshonorée, & une fille pouvoit impunément, sans rougir, voler dès la premiere fois dans les bras d'un homme qu'elle ne connoissoit point. Neyra obtint du Seigneur Egyptien, quelque habile qu'il fût à cet exercice, qu'il ne la deshabilleroit point; il consentit à perdre quelque chose de ses droits dans l'espoir de s'en dédommager. De quelque façon que s'y prenne la modestie d'une femme en présence d'un homme, elle ne se deshabille point impunément pour ses charmes; le peu que Nocrater en voyoit l'enflammoit pour ce qu'il ne voyoit pas. Neyra détacha vingt épingles & les ratacha vingt fois; elle exigea, avant de se placer au lit nuptial, que les lu-

mieres fussent éteintes ; l'amoureux Nocrater y consentit avec peine ; il ne trouvoit pas trop de tous ses sens pour jouir d'un objet aimable. Cette obscurité, si favorable à la pudeur des belles, disoit-il, est un vol fait aux plaisirs des hommes ; c'est la volupté des yeux qui donne le sel à toutes les autres. Les bougies furent éteintes, & il alloit se placer près de sa chere Neyra, lorsque des cris affreux firent retentir le Château.

CHAPITRE XII.

Ce qui arrive à Nocrater au lieu de consommer le mariage ; surprenantes curiosités que Neyra voit dans le Palais Royal de Memphis ; & comment une chaise est cause qu'elle entre chez des Prêtresses.

NEYRA se leva effrayée, & le Seigneur Egyptien plus effrayé, parce qu'il étoit coupable, reprit à la hâte les vêtemens qu'il avoit ôtés avec plus de promptitude encore. Bientôt tout le château parut éclairé ; on entendoit retentir les cris de meurtre & d'assassin. Aux premiers mots que comprit Nocrater, il disparut par le jardin ; tous les esclaves étoient assemblés autour d'un homme expirant & baigné dans son sang,

qu'on reconnut pour celui, qui, sous les fonctions de Prêtre, avoit célébré le mariage de Neyra & de Nocrater.

Quand on eut transporté cet homme dans le sallon, il souhaitta parler en secret à Neyra & au maître de la maison. Dans cet instant parut Nocrater porté sur un brancard, quelques esclaves l'avoient trouvé sans connoissance au bas des murs du jardin, où il s'étoit rompu une cuisse en voulant s'évader. Il reprit l'usage de ses sens; alors l'homme baigné dans son sang parla ainsi : la présence de Nocrater ne m'empêchera point de dévoiler ce que j'avois à dire; je ne suis point Prêtre, Nocrater est mon maître & je suis son affranchi; je viens d'être démasqué par un des esclaves de Cratidas, ou plutôt par le Ciel, qui ne laisse jamais le crime impuni. Quand je me

ſuis vû reconnu, je n'ignorois pas, qu'inſtrument des crimes des grands Seigneurs, quand le crime eſt découvert, les châtimens retombent ſur celui ſeul qui l'a exécuté, & qu'il eſt livré aux ſupplices par la même main à qui ſon crime a été utile. J'ai voulu prévenir la punition qui m'étoit réſervée, en enfonçant deux coups de couteau dans le ſein de l'eſclave qui m'avoit reconnu; le Ciel l'a ſauvé de ma fureur, mes coups portés par une main déſeſpérée ne lui ont fait qu'une légere bleſſure. Alors, je me ſuis vû entouré des autres eſclaves, & du couteau ſanglant qu'ils m'ont arraché, ils m'ont percé de mille coups mortels. Dieux! ajouta-t-il, recevez mon ſang en expiation de mon forfait; je pardonne ma juſte mort à mes bourreaux, puiſqu'elle ſauve l'innocence.

Neyra frémit à ces affreux détails : ainſi, s'écria-t-elle, ce Ciel, qui ne laiſſe jamais le crime impuni, vouloit me punir d'un hymen contracté ſans l'aveu de ceux à qui je dois l'être ; ô ciel ! arrête là ta juſtice, & n'étends pas ton bras auſſi loin que mes fautes.

Cratidas épouvanté reſtoit immobile ; il ignoroit les principales circonſtances de cet événement ; il n'avoit point cru prêter ſa maiſon à l'accompliſſement d'un forfait ; il ne connoiſſoit point le Prêtre qui avoit marié Neyra ; Nocrater avoit feint un mariage ſecret, & il s'y étoit prêté par cette indulgence qu'ont les jeunes gens pour leurs foibleſſes réciproques. Léger, frivole & libertin, ſes vices n'avoient point intérieurement corrompu chez lui les ſemences de l'éducation ; &, ſans être vertueux, il avoit des principes d'honneur. Il regarda d'un air indigné Nocrater. Le

Seigneur Egyptien avoua tout : devenu furieux par la circonſtance, il s'arma d'un piſtolet dont il préſenta le bout à Neyra : meurs, dit-il, puiſque je n'ai pû te poſſéder, tu ne ſeras pas la proie d'un autre. Heureuſement il n'atteignit pas Neyra ; la frayeur lui fit éviter le coup. Alors, Nocrater, tirant un poignard qu'il tenoit caché ſous ſon vêtement, s'en perça, ſans qu'on put l'en empêcher, il vomit ſon ame criminelle avec ſon ſang, & l'affranchi expira peu d'inſtans après lui.

Le jour commençoit à paroître, Neyra réſolut de profiter du trouble de cet événement pour s'évader de cette funeſte maiſon, ſans ſçavoir où aller. Elle ſuivoit triſtement la route qui conduit à Memphis, & diſoit : quel deſtin me pourſuit ! c'eſt peu de tous les maux que j'ai eſſuyés par ma faute ; j'ai encore été à la veille de

coucher

coucher avec un homme qui n'étoit point mon mari, je ſuis cauſe que deux autres hommes ont été aſſaſſinés, & pour comble de malheur je ſuis ſeule, ſans ſecours, ſans argent, expoſée au milieu d'un grand chemin à quatre heures du matin, & ſans ſçavoir où aller. O Zelnor! ſi tu n'es pas encore pendu, tu fremirois, en apprenant mon ſort, des maux que je ſouffre par toi.

En entrant dans Memphis, la frayeur d'être reconnue s'empara d'elle, & elle vouloit retourner ſur ſes pas. Seule & livrée à moi-même, ajoutoit-elle, quel ſecours pourrois-je eſpérer ſi je rencontrois le fatal Hiemor. Mais Zelnor vit peut-être encore, ce Zelnor eſt à Memphis; c'eſt du moins une conſolation pour moi d'y reſpirer le même air que lui, & cette réflexion la ramena. Elle entra dans un Temple, &

s'occupa à prier Osiris, pour faire diversion aux éguillons de la faim qui commençoient à se faire sentir; mais sa priere n'étoit pas de bonne foi, & Osiris ne l'entendit pas.

Un Desservant vint l'avertir de se retirer, parce qu'il étoit midi & qu'on alloit fermer le Temple. Elle sortit & marchoit sans sçavoir où aller; elle passa près le Palais Royal de Memphis; elle y entra sans sçavoir pourquoi elle y entroit; elle vit beaucoup de monde assemblé dans une allée & elle y alla sans sçavoir encore pourquoi elle y alloit; elle trouva des chaises rangées par ordre & elle s'y assit; elle demanda à quelqu'un comment s'appelloit cet endroit: on lui dit que c'étoit un Jardin Royal, où le Prince, qui en étoit le maître, permettoit qu'on vînt se promener.

Elle résolut, pour tâcher d'ou-

blier ſa douleur, de s'occuper un moment du ſpectacle qui s'offroit à ſes yeux. Elle vit des hommes, ou en crut voir, parce qu'ils avoient des bras & des jambes, mais ils ne reſſembloient en rien aux autres hommes qu'elle avoit vû, pas même à Nocrater. Malgré l'énorme petiteſſe de certains bonets triangulaires de quelques-uns, contraſtés par des têtes monſtrueuſes, elle reconnut que c'étoient des chapeaux à un bord de ruban noir, tels qu'elle en avoit vû en paſſant dans la rue à quelques eſclaves. La poudre encore récente ſur leurs épaules lui fit juger, malgré le reſte de leur parure, qu'ils n'avoient pas encore achevé leur toilette, & qu'ils étoient venus avec leur habit à peigner. A la vûe de leur friſure roide & pomadée, dont les boucles avec affectation extrêmement diſtantes les unes des autres, ſe terminoient en

pointe dans leurs yeux, elle ne put s'empêcher de se rappeller que Zelnor, qui lui avoit tant plu, ne se frisoit point ainsi. De gros gands épais dont, malgré la chaleur, leurs mains étoient revêtues, lui firent penser qu'ils avoient quelque incommodité qu'ils vouloient céler, ou qu'ils ressembloient aux Peuples du midi, qui se couvrent excessivement de peaux & de vêtemens pour se préserver de la chaleur; & leur bourse, plantée de près au haut de leur tête, lui sembloit par sa largeur destinée à cacher aussi quelque défectuosité dans leurs épaules. Quelques-uns d'entre eux, par quelque épargne qu'elle ne comprenoit pas, n'avoient que la moitié d'une veste, enforte que la moitié subsistante ne passoit pas la ceinture. La hauteur, la roideur & la consistance de leurs cols la confirmerent dans

la penſée qu'ils portoient des carcants, ainſi qu'on en donne aux enfans pour les faire tenir droits. Elle jugea ſur-tout qu'il falloit que la plûpart fuſſent néceſſairement malades, car ils ſe donnoient le bras en s'appuyant nonchalament l'un contre l'autre, & heurtant les paſſans de façon à lui faire craindre qu'ils ne tombaſſent de foibleſſe. Elle penſa encore que c'étoit ſûrement pour les préſerver de cet accident qu'ils avoient à leur côté des bouquets énormes, comme les femmes auroient honte d'en porter au jour de leurs nôces. Elle n'eut pas de peine à ſe perſuader qu'ils devoient être bien méchans & bien indiſpoſés contre le genre humain : car ils avoient des épées d'une longueur épouvantable ; & elle ne put s'empêcher de conclure que les femmes de ce pays-là devoient être bien dépravées, à en juger par le

mal qu'ils en disoient. Elle eut la curiosité d'examiner les femmes à leur tour. Cette vûe suspendoit pour un instant le souvenir de ses malheurs, & un instant volé au spectacle de ses propres chagrins, dans quelque situation que ce soit, est toujours précieux. Elle remarqua que les femmes ne marchoient point, mais qu'elles trotoient. Elle entendit nommer quelques Courtisannes, & elle fut surprise : car elle les avoit prises pour des femmes de qualité ; on nomma quelque tems après des femmes de qualité, & elle fut encore étonnée, car elle les avoit prises pour des Courtisannes. Elle vit bien quelques hommes & quelques femmes qui sembloient distingués de tout le reste par un air de décence & de simplicité ; mais de ceux-là le nombre étoit fort petit, & ces gens-là paroissoient obscurs dans la pro-

menade, & n'attiroient les yeux de perſonne.

Un moment après, une femme vint, qui lui demanda de l'argent. Pourquoi, dit Neyra ? puiſque le Prince à qui appartient cette promenade permet qu'on y vienne, il ne doit point exiger de payement. Auſſi n'en exige-t-il pas, répondit la femme, & ce n'eſt point par ſon ordre que je vous en demande; mais c'eſt la regle d'affermer des ſiéges dans toutes les promenades, ainſi que dans les Temples, parce qu'il n'eſt pas du bon ton de s'aſſeoir ſur les bancs qui y ſont placés, & qui ne coûtent rien; c'eſt pour cela qu'on a eu le ſoin de les enlever en partie dans tous ces Temples, & dans preſque toutes les promenades. Mais, dit Neyra, il faut donc que les gens qui ne ſont pas riches, & qui ne ſont pas du bon ton, ſe refuſent de prier les Dieux,

& d'aller prendre l'air dans les promenades royales, s'ils ne peuvent pas se tenir sur leurs jambes. On voit bien que vous êtes étrangere, Mademoiselle, répondit la Loueuse, mais payez-moi ma chaise, tout le reste ne me regarde point. Hélas! Madame, dit Neyra, je n'ai point d'argent; hé bien, Mademoiselle, repartit la Loueuse, en lui arrachant sa chaise, tenez-vous debout; quand on n'a point le moyen d'aller à la promenade, il n'y faut pas venir.

Deux femmes assises près de Neyra, qui avoient été témoins de cette aventure, appellerent la Loueuse & lui parlerent à l'oreille; Neyra ne remarqua point ce qu'elles firent: mais cette Loueuse revint un moment après lui dire qu'elle pouvoit rester sur sa chaise. Neyra ne douta point que ces femmes ne l'eussent payée, & elle en fut humiliée. Elle s'occupa à considérer ces femmes: elles lui pa-

rurent jeunes, fraiches; leur habillement étoit modeſte; leur phyſionomie reſpiroit la douceur & la décence la plus ſcrupuleuſe; elles ne parlerent à aucun de ces jeunes gens dont la ſingularité l'avoit frappée, ou elles les recevoient froidement, quand elles étoient abordées par quelques-uns d'eux. Elles faiſoient, au contraire beaucoup de politeſſes à ces hommes modeſtes, dont la plûpart étoient âgés; elles dirent quelques mots obligeans à Neyra: & après leur avoir répondu de ſon mieux, elle ſe diſoit, ſelon ſa louable habitude; quelque ſerment que j'aye fait de ne me point lier déſormais, depuis ma maudite vieille, avec les femmes que je rencontrerois & que je ne connoîtrois pas, je peux bien me permettre de parler à celles-ci, qui, étant jeunes comme moi, ne peuvent point avoir

appris à tromper. Si ma vieille leur eût ressemblé, je n'aurois pas fait certainement tant de sottises.

Neyra ne vouloit leur dire que quelques mots: on reproche aux femmes de s'abandonner au plaisir de parler. Ce ne sont sûrement pas les hommes qui leur font ce reproche, ou ces hommes parlent contre leur propre intérêt. Qui est celui d'entr'eux qui ne perdît au silence des femmes?

Insensiblement la conversation s'engagea; insensiblement Neyra apprit aux deux femmes une partie de ses malheurs : on se doute bien qu'elle y répandit un voile favorable ; insensiblement elle finit par leur faire part de son dessein d'entrer parmi les Prêtresses d'Osiris, & plus insensiblement encore des obstacles humilians qui s'y opposoient, dans lesquels les deux femmes comprirent évidemment que Neyra n'a-

voit point d'argent, & qu'elle couroit risque de ne point dîner.

O Ciel ! ne point dîner, dit une des deux femmes : cette chere enfant ! cela tire les larmes des yeux. Qu'elle est aimable ! peut-on être si malheureuse & si jolie ? Il faut qu'elle vienne avec nous, dit-elle à sa compagne, nous parlerons de retraite après dîné ; y consentez-vous, ma poule ? ajouta-t-elle sur le champ. Neyra, dont l'ame étoit pleine, ne put répondre que par ces mots demi rompus, qui ne signifient rien, & qui n'ont aucun sens ; elle suivit ses conductrices, & elles entrerent chez le Suisse.

Pendant le repas, les deux femmes se faisoient remarquer tour-à-tour les agrémens de Neyra. Mon Dieu ! disoit l'une, qu'elle a de jolies dents ! Mais vous appercevez-vous ; disoit l'autre, de cet œil en

couliſſe & de ce joli bras fait au tour : & Neyra, que ſes aventures n'avoient point défait de l'habitude de rougir, rougiſſoit pendant ces éloges. Pour moi, ce qui m'en charme, diſoient-elles toutes les deux à la fois, c'eſt ſa modeſtie. Quel âge avez-vous, mignone ? Seize ans, répondoit Neyra. Seize ans ! en vérité, voilà qui eſt charmant ; le joli âge ! & qu'on eſt heureux de n'avoir que ſeize ans. Neyra, que ces louanges déconcertoient, reparla des Prêtreſſes d'Oſiris. A propos, vous nous y faites penſer, dit une des deux femmes, nous avons votre affaire : quant à la penſion, qu'elle ne vous inquiete pas. La fille d'Oltane rougiſſoit de plus en plus intérieurement de leur avoir des obligations ſi mortifiantes pour ſa vanité. Le repas, qu'elle commençoit à trouver trop long, s'acheva, & il fut réſolu que Neyra ſe-

roit conduite dès le soir même chez les Prêtresses d'Osiris.

Enfin, se dit Neyra, je vais donc être au port; là il me sera permis de tenter de rentrer daus les bras d'une mere offensée. Hélas! qui peut voir son sang se repentir, & n'en être pas touché? je crois que c'est ainsi que pensent toutes les meres.

En ce moment arriverent deux jeunes filles de dix ans au plus, conduites par une vieille esclave. Mes filles, embrassez Mademoiselle, dit une des deux femmes; ces enfans, ajouterent-elles, en s'adressant à Neyra, sont destinées à la même retraite que vous, lorsqu'elles seront en âge d'y entrer.

L'azyle où fut conduite Neyra étoit hors des barrieres de Memphis. Vous devinez assez, poursuivit Ibrahim, de quelle retraite il s'agissoit. Ce fut dans un de ces lieux où le mal est toleré pour

en épargner, dit-on, un plus grand, comme si le vice pouvoit jamais être un bien. Ces odieuses femmes l'avoient vendue à la Supérieure de ce lieu détestable ; elles réservoient au même sort les deux victimes, qu'elles n'élevoient que pour les conduire au sacrifice, lorsqu'elles seroient en état d'être immolées.

Neyra découvrit à peine dans quel lieu elle étoit qu'elle y fit un monologue aussi inutile que les précédens, & que par conséquent je ne vous rapporterai point, dit Ibrahim. Vous êtes las de lui voir faire des fautes en jurant toujours qu'elle n'en fera plus. Mais voici le tems où les monologues finissent, & j'ai bien d'autres malheurs à vous raconter.

CHAPITRE XIII.

EPREUVE où se trouve encore Neyra; & comment elle sort du lieu où elle est; dans quel endroit elle va ensuite; ce qu'il lui arrive dans cet endroit; fin de l'histoire de Neyra.

IL y avoit quelques heures que Neyra étoit dans ce lieu criminel, lorsque quatre jeunes Egyptiens arriverent. Ils sçavoient qu'il y avoit une nouvelle venue; ils la demanderent. Ils avoient dîné ensemble, & comme on dit volontiers, quand on a dîné, que ferons-nous? le plus oisif, & en même-tems le plus expérimenté d'entr'eux, avoit proposé, faute d'autre chose, cette partie, où il entroit plus de désœuvrement & de curiosité que de débauche. Un

d'entr'eux seulement qui les avoit accompagnés par complaisance pour ne point paroître ridicule parmi des jeunes gens qui le sont eux-mêmes, avoit résolu de les attendre dans le char à la porte du Monastere ; il y avoit à peine été un instant qu'il entendit un bruit épouventable dans l'intérieur de cette demeure. Il sçavoit que les plaisirs de Vénus étoient souvent ensanglantés par les fureurs indiscretes des suppôts de Mars ; il pensa que ses amis couroient quelque péril, & il se hâta de voler à leur secours.

Il vit en entrant un spectacle horrible ; il n'apperçut que des visages ensanglantés. Des femmes les cheveux épars, la fureur dans les yeux & les blasphémes dans la bouche, immodestement renversées au milieu d'un débris de chaises, de tables & de glaces brisées, pressoient de leurs

leurs corps meurtris & ſanglans les corps étendus de pluſieurs jeunes Egyptiens, ſur leſquels elles ſembloient acharnées.

Un des Egyptiens s'écrioit : jamais la vertu habita-t-elle dans ces lieux ; jamais des Prêtreſſes de Vénus ſe ſont-elles jamais imaginé d'emprunter ce ſaint nom. La débauche eſt leur gloire & l'indécence leur triomphe ; mais, je jure par Oroſmade, que je ſerai vengé des égratignures qu'une réſiſtance hors de vraiſemblance a cauſé à mon viſage. En diſant ces mots, il cherchoit à ſe dégager des mains de deux Prêtreſſes, qui venoient, dans la fureur, de lui arracher une poignée de beaux cheveux blonds dont il s'enorgueilliſoit ; il alloit, ſans doute, périr victime immolée au beau ſexe outragé, lorſque l'homme qui étoit

resté dans le char le sauva fort à propos de leurs mains.

Je te rends graces, dit le jeune homme outragé; mais je te devrai bien davantage, si tu m'aides à me venger des égratignures de mon visage & de la perte de mes cheveux. Alors son libérateur lui dit: ne l'espere pas. Tu connoissois les dangers de ces lieux; j'ai consenti à t'y accompagner par une complaisance criminelle; ainsi n'exige rien de plus; heureux que cette aventure te serve de leçon: apprens-moi seulement la cause de ce désordre.

Juge donc de ma fureur, s'écria le jeune Memphisien. Tu sçais si jamais je fus sensible aux offrandes de faveurs vénales; tu sçais si j'attachai quelque prix à un bien prétendu, partagé avec les plus vils hommes. Non, je suis jeune, emporté,

par le tourbillon, j'y cede sans m'y livrer. La beauté a par-tout mon admiration, distinguée de mon hommage. Tout Memphis a retenti des charmes qu'avoit apportés en ces lieux une nouvelle Etrangere. J'ai voulu être des premiers à en juger par le rapport de mes yeux, & je voulois que mes regards fussent le seul tribut que je croyois devoir à des appas mercenaires. Je l'avouerai, la résistance à laquelle, vû l'étiquette de ce séjour, je n'avois pas droit de m'attendre, m'a confondu ; elle crioit, en s'efforçant de voiler des charmes que l'ardeur du combat exposoit sans cesse à mes yeux ; elle crioit : non vous m'ôterez plutôt le jour ; & moi meurtri, déchiré, & qui pis est égratigné, je lai laissée & je suis venu me vanger sur la Supérieure des outrages que j'avois reçus. Les Prêtresses ont pris parti dans

la querelle & vont imprudemment ajouté à leurs raisons quelques coups de poing. J'ai sans doute en ce moment oublié les égards qu'on doit aux femmes, quelles qu'elles puissent être. Je me suis livré à mon ressentiment ; mes amis en ont fait autant, & voilà pourquoi vous voyez ces Prêtresses échevelées & sanglantes, & moi le visage égratigné & une poignée de cheveux de moins.

Le libérateur du jeune Egyptien acheva de calmer le désordre, & il dit : je serois charmé de voir cette vestale miraculeuse. Elle parut ; un voile couvroit sa tête, & on l'entendoit soupirer ; elle eut à peine fait quatre pas qu'elle jetta son voile & se précipita à genoux devant celui qui la faisoit appeller. O sauvez-moi, s'écria-t-elle, ô Zelnor ! par quel hazard n'êtes-vous pas pendu ? Hélas ! dans quel lieu me retrouvez-vous ?

Zelnor, la conduisant dans un endroit écarté, lui dit : ma surprise doit être égale à la vôtre, mais les momens sont chers ; il paroît qu'il s'est passé bien des choses depuis notre séparation ; apprenez-en ce que vous en ignorez sans doute. Ma femme est morte en se lassant de me poursuivre. Oltane, le croirez-vous ? sçait ma passion & elle l'approuve ; le trépas de Nocrater a mis fin aux restes des poursuites intentées contre moi. Oltane ne pleure plus que votre perte, & elle a consenti à nous unir si je vous retrouvois. O malheureuse Neyra ! vos maux sont finis, non que j'ose espérer à votre main que j'ai profanée. Le coupable Zelnor n'attends pas tant de félicité ; mais il vivra pour vous rendre à votre mere, & il tâchera de se consoler d'un sacrifice affreux, en pensant qu'il a pû

du moins une fois ne vous pas nuire.

Neyra alloit répondre, & l'on ne ſçait pas trop ce qu'elle auroit dit, lorſqu'elle en fût empêchée par l'arrivée du Guet de Memphis. Neyra, comme la premiere cauſe du déſordre, & les quatre amis furent conduits chez un Officier de Police; il étoit à table; par conſéquent les quatre amis furent envoyés en priſon, & Neyra au grand Hôpital Général.

Zelnor & ſes amis retenus en priſon avoient des protections, qu'ils n'oſerent employer; mais ils avoient de l'argent, & leur détention ne fut pas longue. Le premier effet du recouvrement de ſa liberté fut de ſonger à celle de Neyra; il venoit d'éprouver la puiſſance de l'argent, & il obtint la liberté de la fille d'Oltane.

L'ordre étoit donné de la part des

trente Juges, & il alloit jouir du plaiſir de la revoir encore une fois pour ne la plus reperdre, lorſqu'il reçut par un inconnu une lettre ſcellée avec un cachet informe & biſarre ; il frémit en l'ouvrant : elle étoit tracée en caracteres de ſang ; elle étoit de Neyra ; voici ce qu'elle contenoit :

» Je vous adreſſe cette lettre tra-
» cée de mon ſang à la priſon, où
» je vous crois encore, pour vous
» faire mes adieux, mon cher Zel-
» nor ; je peux vous donner ce titre,
» puiſque je meurs ; la diſſimulation
» n'eſt point faite pour ces derniers
» inſtans où l'ame, prête à rendre
» compte aux Dieux, paroît ce qu'elle
» eſt. Je n'ai donc pû éviter cet
» Hôpital ſi redouté ; auſſi ſera-t-il
» mon tombeau, & mes regards en
» en ſortant ne reverront plus ce

» ſoleil vers lequel ils n'oſeroient ſe
» lever ; ce fatal ſéjour, qui devoit
» être le dernier de mes maux, en
» ſera le terme. Cet affreux ſépul-
» cre enſevelira ma funeſte tendreſſe
» & le rigoureux préjugé qui m'em-
» pêche de la couronner en m'interdi-
» ſant à jamais l'eſpoir d'être à vous.
» Je meurs ; je ne vous accuſe point
» de mon trépas cruel ; je doute pour-
» tant que je me fuſſe tuée, ſi je ne vous
» euſſe jamais connu. Mon amour a
» fait mon aveuglement & mes mal-
» heurs. Hélas ! je ne me plains pas de
» leur rigueur par le plaiſir que j'ai eu
» de vous aimer. Je n'adreſſe mon re-
» pentir qu'au Ciel que j'ai offenſé.
» Hélas ! pourquoi faut-il qu'un ſen-
» timent créé par lui pour le bon-
» heur de la vie ſoit devenu le mal-
» heur de la mienne. Priez ce ciel
» qu'il me pardonne d'avoir termi-
» né cette vie ſans ſon aveu ; mes
» maux

» maux étoient comblés, & ma foi-
» bleſſe ne pouvoit plus les ſuporter.
» Je ne vous informe point des
» moyens dont je me ſuis ſervi pour
» me donner la mort; mille chemins
» y conduiſent. Adieu, plaignez
» mon ſort, ſouvenez-vous d'une
» infortunée qui vous aimoit, & qui
» meurt en vous adorant. Si vous le
» répéter eſt un forfait, ce ſera le
» dernier, & ma mort l'expiera. Hé-
» las! ma vie fut un tiſſu de fautes,
» & mon dernier ſoupir eſt un cri-
» me.

Zelnor vola au ſéjour horrible qui renfermoit ſa chere & malheureuſe Neyra; il étoit muni de l'ordre trop tardif qui devoit la lui rendre; toute la demeure retentiſſoit encore de ce cruel événement; il la vit. Quel ſpectacle! ſon ſein, ce ſein qui jadis avoit fait oublier à Zelnor ſa raiſon, & qui l'avoit rendu

coupable, étoit enſanglanté & couvert de la pâleur de la mort; il ſembloit que Neyra, ſans le ſçavoir, eût voulu punir la cauſe innocente de tous ſes maux. Dans ſon déſeſpoir elle s'étoit ſervi d'un grand clou que ſes foibles mains avoient arraché de la muraille. Zelnor ne pouvoit ſe perſuader qu'elle ne reſpiroit plus; mais les Médecins de la maiſon qui devoient s'y connoître mieux que lui, le lui prouverent par de longs argumens auxquels il ne put répliquer.

Oltane ſur le bruit que Zelnor avoit retrouvé ſa fille, étoit accourue à Memphis; elle venoit l'embraſſer; elle étoit ſeule lorſqu'une foule de monde dans ſa cour attira ſa curioſité. Elle entendit nommer Neyra; ſon cœur s'émut à ce nom; elle vole; elle voit Zelnor..... elle demande où eſt ſa fille; elle

l'apperçoit toute enſanglantée & les yeux fermés à la lumiere ; elle jette un cri & tombe évanouie.

Neyra fut portée dans un appartement pendant qu'on s'occupoit à donner des ſecours à ſa malheureuſe mere. Oltane ouvrit enfin les yeux & redemanda ſa fille ; on vint lui apprendre qu'elle reſpiroit encore ; elle vola près d'elle pour s'en aſſurer par elle-même. En effet, une ſeconde fois couverte des baiſers de Zelnor, baiſers autoriſés par la circonſtance & par ſes nouveaux droits, Neyra avoit une ſeconde fois éprouvé leur influence. Leur chaleur avoit pénétré dans ſes froides veines; elle avoit rallumé les étincelles d'un feu prêt à s'éteindre ; il lui avoit ſoufflé une partie de ſon ame, & la mort s'étoit arrêtée contre un obſtacle auſſi puiſſant.

La reconnoiſſance de Neyra &

d'Oltane fut très-pathétique. La bleſſure de Neyra n'étoit pas mortelle; Oltane s'étoit dit, puiſque ce Zelnor eſt devenu riche par la mort de ſa femme, il eſt juſte qu'il épouſe ma fille pour réparer le tort qu'il lui a fait. Zelnor fit ſi bien de ſon côté, qu'il prouva encore à Neyra qu'elle devoit l'épouſer; alors elle dit, ma déſobéiſſance envers ma mere a cauſé mes malheurs. Obéiſſons-lui pour les réparer. Chacun ayant ainſi raiſonné de ſon côté le jour de la célébration du mariage fut fixé, & la cérémonie s'acheva à Mygdol, ſans oppoſition quelconque de la part des Kambados.

Les deux époux diſoient : un mariage avec ce qu'on aime eſt le port du bonheur, & ils le diſoient en s'embraſſant, ſans jamais ſe laſſer de s'embraſſer. Il arriva quelque tems après, que les parens de la premiere

épouſe de Zelnor plaiderent contre lui pour réclamer les biens d'Akine. Ils avoient prouvé que loin d'habiter avec elle, il l'avoit quittée quelques jours après ſon mariage ; il eut ſans doute gagné ſon procès contre les parens de ſa premiere épouſe, tout puiſſants qu'ils étoient, parce que ſa ſeconde femme étoit jolie ; s'ils ne ſe fuſſent aviſés d'employer le crédit de la niéce d'une revendeuſe à la toilette qui avoit ſa couſine femme de chambre chez la Maîtreſſe du Chef des trente Juges. Zelnor, comme de raiſon, perdit ſon procès, & ſe vit dépouillé des biens qu'il convenoit au fond n'avoir pas trop légitimement acquis. Alors Neyra & lui diſoient quelquefois, un mariage avec ce qu'on aime, a ſes peines ; qui s'en ſeroit douté ? Mais nous nous aïmons. Qu'importent à notre tendreſſe quelques piéces d'or de plus ou de moins ?

Quelque tems encore après, Oltane mourut ; ils en eſpéroient une groſſe ſucceſſion ; ils ne trouverent que de groſſes dettes ; les deux époux tomberent dans l'indigence. Zelnor crut remarquer que ſa femme étoit vaporeuſe & quinteuſe ; il ſe diſoit, il me ſemble que toutes les autres femmes ne ſont point ainſi. Neyra s'accoutuma de ſon côté, à trouver à Zelnor un air ſombre & un ton grondeur ; ils diſputerent entr'eux quelquefois, & trouverent les racommodemens charmans. Penſant que c'étoit un plaiſir de ſe racommoder ainſi, ils ſe brouillerent ſouvent ; ils le firent tant de fois que le plaiſir des racommodemens s'émouſſa ; ils eurent enfin regret de s'être épouſés, & Neyra diſoit : voilà donc à quoi aboutiſſent ces mariages d'inclination. C'étoit bien la

peine de faire tant de sottises pour arriver à un pareil port.

Quand Ibrahim eut cessé de parler, le Chinois trouva par politesse cette histoire fort plaisante. Cependant il dit au sage, il me paroît que le stile n'en est pas assez à la mode, & qu'il ne ressemble point à celui de quantité de Romans que j'ai vus entre les mains de quelques esclaves pour lesquels on m'a dit que les Auteurs modernes de Memphis composoient tous les jours de beaucoup plus jolis livres que celui-là.

En ce moment s'avança un grand homme sec dont la phisionomie étoit mêlangée d'une nuance d'honnête homme & de fripon ; il avoit les yeux égarés, & il marchoit en rêvant. O ! dites-moi, quel est cet homme, s'écria vivement Ismazeb à Ibrahim ? Est-ce encore quelque personnage qui ait manqué d'être

pendu? Vous ne vous trompez point, dit Ibrahim. L'hiſtoire de cet homme eſt auſſi extraordinaire que ſa figure. C'eſt encore une victime de l'éducation négligée. Il doit faire frémir les peres qui s'endorment ſur cet important objet de la vie, & doit apprendre à leurs enfans qu'on peut être un très-mauvais ſujet avec les meilleures inclinations du monde. Ibrahim alloit commencer ſon récit; le lecteur verra dans la ſeconde partie ce qui l'en empêcha.

Fin de la premiere Partie.

QH
355
G34
ptie.1

Guerineau de Saint-Peravi, Jean
Nicolas Marcellin
L'optique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 11 09 01 07 002 1